BnF Gallica

Le Comte de Villamayor, ou L'Espagne sous Charles-Quatre , par M. Mortonval

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Guesdon, Alexandre Furcy (1780-1856). Le Comte de Villamayor, ou L'Espagne sous Charles-Quatre , par M. Mortonval. 1825.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

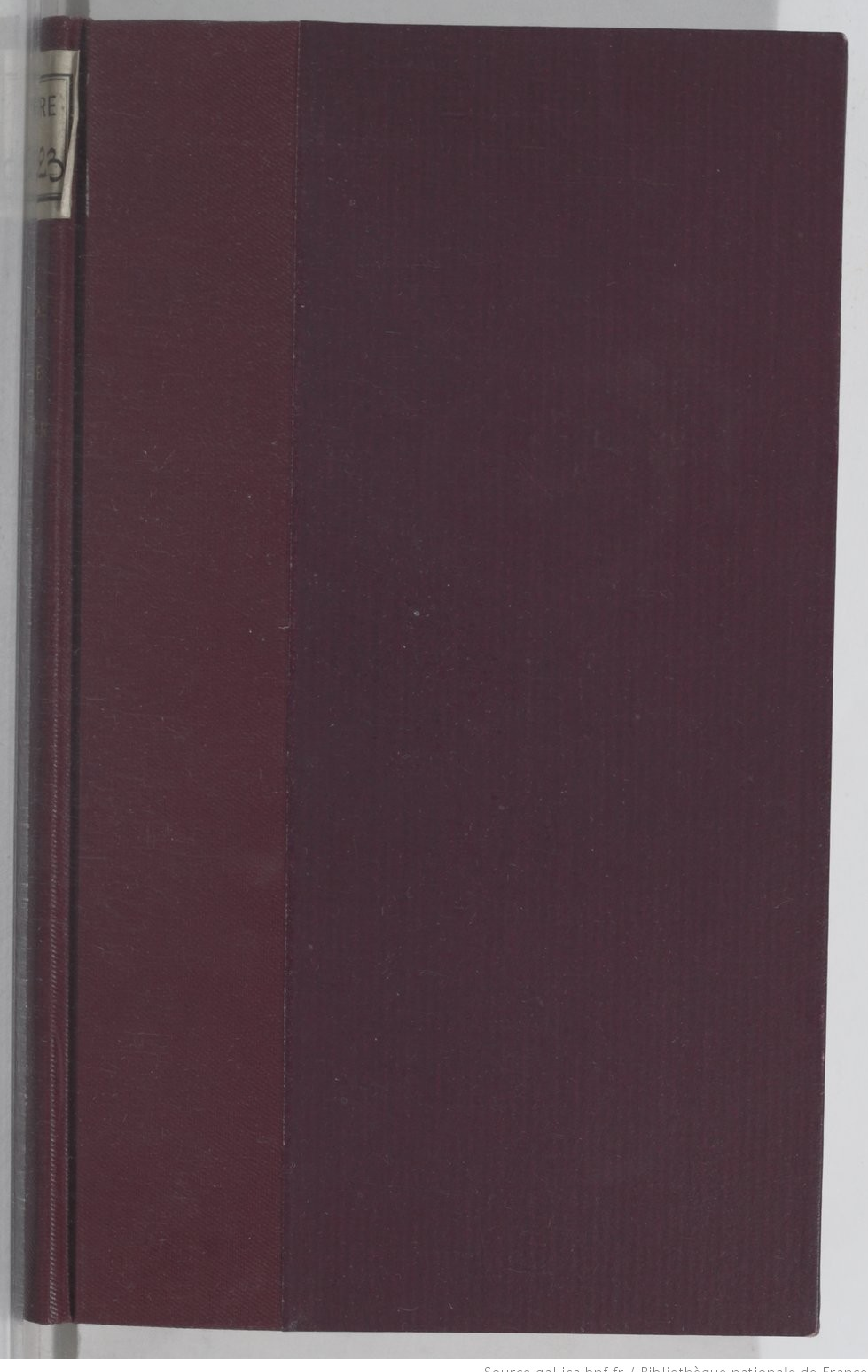
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LAURENCHET 1968

LE COMTE
DE VILLAMAYOR,

OU

L'ESPAGNE

SOUS CHARLES-QUATRE.

Par M. Mortonval.

TOME III.

PARIS.
AMBROISE DUPONT ET RORET, QUAI DES AUGUSTINS, N° 37:
HENRI JEANNIN RUE VIVIENNE, N° 8;
ROUSSEAU, RUE DE RICHELIEU, N° 107.

1825.

LE COMTE
DE VILLAMAYOR.

1666

Y². 55323

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 12.

LE COMTE
DE VILLAMAYOR,

OU

L'ESPAGNE
Sous Charles-Quatre.

Par M. Mortonval.

TOME III.



Guarde para su regalo
Esta sentencia un autor :
Si el sabio no aprueba, malo ;
Si el necio aplaude, peor.

PARIS.
A. DUPONT ET RORET, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 37.

1825.

LE COMTE
DE VILLAMAYOR.

CHAPITRE I.

Des fruits vermeils chargent le grenadier;
Sur les buissons la rose se balance,
Et l'oranger, fier de son opulence,
Mêle son or à l'or du citronnier.
La violette ici brille dans l'herbe;
A ses côtés sur un arbre voisin,
La vigne monte et court, vaine et superbe,
Près du cédrat suspendre le raisin.

IMBERT.

Après une nuit consacrée aux plus profondes méditations, le père Policarpo, à l'issue des matines, venait de dire sa messe et descendait de l'autel, quand il aperçut Angélo dont la figure exprimait le désespoir. Le jeune homme s'avançait à grands pas : Mon père, lui dit-il avec agitation, elle est partie, ils l'ont enlevée...

Le religieux, les mains jointes et allongées devant la poitrine poursuivit lente-

ment son chemin sans le regarder, sans paraître l'entendre ; et continuant à murmurer les prières qu'il avait commencées au pied de l'autel, en s'y agenouillant pour la dernière fois, il rentra dans la sacristie. Quand il en sortit, il chercha vainement le beau pénitent, et se rappelant alors seulement les paroles qui avaient retenti dans l'église à ses oreilles, et l'expression douloureuse de la figure d'Angélo, il conçût quelque inquiétude sur le sort de Clara, et demanda la permission de sortir et d'aller s'informer de ce qui se passait.

La maison était déserte. Le religieux alla chez Giaccomo ; le portier lui apprit que le majordome venait de partir pour suivre, à Naples, son maître le cardinal, que le Saint-Père y envoyait en qualité de légat.

Clara n'avait pas pu donner avis de ce départ à son directeur, l'ordre de s'y préparer ne lui ayant été intimé, qu'au moment où elle rentrait de l'église des

Augustins. Giaccomo prétendait qu'elle partît sans Marina, qui devait rester à Rome. Mais le désespoir de la jeune fille à la nouvelle de cette séparation, fit craindre au majordome qu'il ne fallut employer la violence pour l'arracher des bras de sa nourrice. Clara répondait à ses menaces, qu'elle était prête à mourir, plutôt que de partir de Rome sans être assurée de la protection de celle qui lui servait de mère. Désespérant de vaincre une volonté si énergique, et ne pouvant plus prendre les ordres de son maître, Giaccomo consentit à emmener Marina dont il espérait se défaire plus facilement dans un pays où elle se trouverait sans appui. C'était d'ailleurs se conformer à sa principale instruction qui, dès le principe, avait toujours été d'éviter, avant tout, le bruit et le scandale.

Ainsi, sans prétexte pour refuser d'obéir, et craignant de laisser deviner le vrai motif de sa répugnance pour ce voyage, Clara fit tristement ses prépara-

tifs, et, à la pointe du jour, quatre chevaux vigoureux, attelés à une calèche légère, l'emportaient sur la route de Naples avec la rapidité de la flèche. Les relais sont nombreux entre ces deux capitales, surtout dans les Marais Pontins, où la prudence commande de redoubler de vitesse. Giaccomo ne ménageait pas l'or, et les postillons, animés par sa générosité, faisaient voler la voiture sur ces chemins unis comme ceux d'un beau jardin. Ils couraient ainsi depuis vingt heures, quand l'un d'eux, s'arrêtant pour rajuster ses courroies : Monseigneur, lui dit-il, si votre Excellence va toujours ce train là, elle court le risque de rester en chemin.

— Ne crains rien, mon enfant, lui répondit le majordome, en affectant de grands airs, si vos misérables harnais étaient aussi solides que ma voiture, je ne serais pas arrèté une seconde. Mais vous avez toujours quelque chose à refaire, et depuis ce matin les postillons m'ont fait perdre plus d'une heure avec leur mau-

dits traits qu'il faut incessamment allonger ou raccourcir. — Oh! monseigneur, nos harnais sont bons, que votre Excellence ne s'en inquiète pas; ce n'est point de cela que je parlais; mais selon toute apparence, il ne fera pas encore jour quand nous serons aux portes de Capoue. — Et tu crois qu'elles ne s'ouvriront pas pour un homme comme moi? — Excellence, la nuit dernière, le comte della Torre a été obligé d'aller attendre à l'auberge du Milanais jusqu'après le soleil levé; on ne les ouvre pas avant. — Bien, bien. Laissons les comtes et les marquis se morfondre à l'auberge du Milanais, et nous, mon fils, poursuivons légèrement notre route. J'espère bien voir le soleil se lever sur Naples ce matin. — Ah! si votre Altesse a un ordre particulier du roi… — A cheval, te dis-je, et ne t'inquiète pas du reste; je n'ai pas l'habitude d'attendre aux portes des villes.

—Que votre Altesse me pardonne, reprit le postillon, en continuant tranquil-

lement la réparation de ses harnais, nous autres pauvres gens nous ne savons pas toujours qui nous conduisons, mais c'est que depuis une semaine, Piétro Roccanera rode dans ces environs....

— Roccanera, dis-tu, qui est ce drôle là? —C'est le juif-errant, je pense, on le disait en Sicile, et le voici maintenant dans nos provinces. Il a dernièrement arrêté des voyageurs sur cette route, et l'on assure qu'il a beaucoup de monde; aussi le gouverneur de Capoue se tient-il sur ses gardes.

— Allons, allons, à cheval, postillons, au galop, mes enfans, et ne perdons pas ainsi le temps à babiller.

Giaccomo, que la frayeur tenait éveillé, regardait avec attention s'il n'appercevait rien de suspect autour de lui; ce ne fut qu'après une heure d'angoisses qu'il découvrit enfin, à sa grande satisfaction, les murailles de Capoue. Le postillon fit vainement retentir son fouet; ce bruit n'attira l'attention de personne.

Les portes restaient fermées. Le majordome, choqué de cet oubli de toutes les convenances, prit le parti de descendre de voiture, et interpellant un soldat en sentinelle, dont l'arme brillait entre les créneaux de la muraille aux rayons de la lune, il lui demanda d'un ton fort irrité pourquoi l'on ne s'empressait pas d'ouvrir. Le soldat continua sa faction sans répondre.

—Excellence, dit le postillon, n'avez vous pas un ordre? Oui sans doute, mais un de mes amis qui me précède de quelques heures a dû prévenir de mon passage, et je ne m'attendais pas à l'affront que je reçois ici.

—C'est qu'on ne sait pas qui vous êtes, je vais appeler le portier qui me connaît. Quel nom faut-il dire, Excellence?—Demande seulement si son Eminence monseigneur le cardinal légat, n'a pas laissé d'ordres pour qu'on m'ouvre la porte sur le champ.

Interrogé à haute voix dans ces termes

par le postillon, qui crut convenable d'ajoûter qu'il était question d'une Excellence, le portier répondit plus haut encore, que l'officier de garde n'avait d'ordres que pour un faquin de majordome. Que la peste l'étouffe, ajouta le concierge, le maraud ma tenu éveillé toute la nuit.

— Votre Altesse l'entend, dit le postillon à Giaccomo, nous n'avons plus de ressource que dans l'hospitalité de la patrone du Milanais.

— Tiens, répondit le majordome en dévorant son indignation, tiens, dis à ce misérable de porter l'ordre que voilà au commandant du poste.

—Donnez, Excellence, je vais le glisser sous la porte au vieux Giuseppe.

Le concierge refusa quelque temps de s'en charger, mais, quand Carlino le postillon lui eût donné l'assurance qu'il avait affaire à une Altesse fort généreuse, tous les scrupules de Giuseppe s'évanouirent, et il se hâta d'accepter la commission. Près d'une heure s'était écoulée; la ré-

ponse n'arrivait pas. Giaccomo s'agitait, indigné de la manière leste dont il était traité. — Ah! lui dit le postillon, c'est que le commandant n'a rien osé prendre sur lui, s'il n'a des ordres que pour ce faquin de majordome.

— Le seigneur commandant aura de mes nouvelles, répondit Giaccomo furieux. — Il aura envoyé le papier sans le lire, au gouverneur. — Le gouverneur est un fat, et je me plaindrai de lui aussi. — Et votre Altesse fera fort bien, répliqua le postillon, car c'est toutes les nuits à rcommencer. Mais, Excellence, j'entends d'autres voyageurs qui approchent.... Oui, c'est le coup de fouet de Michel.... Ce n'est pas une voiture... Non, ce sera sans doute ce pied-plat de majordome qui vient à franc étrier, votre Altesse pourra profiter de l'ouverture des portes en donnant quelque chose a Giuseppe.

— Tais-toi, insolent, répondit Giaccomo, je sais ce que j'ai à faire.

Michel les joignit alors, et sans écouter son camarade, il salua la forteresse d'une triple salve de coups de fouet. — Ne te lasse pas, Michel mon fils, lui dit Carlino, fouette, fouette bravement mon garçon; mais crois-moi, les portes de l'hôtel du Milanais s'ouvrent plus vite à ce son là, que celles de Capoue pendant la nuit.

— C'est ce que je dis à ce seigneur cavalier, répondit Michel, et ce que j'en fais n'est rien que pour lui donner contentement; je sais bien que depuis la visite que nous a faite le grand Roccanera. . . .

— Taisez-vous, dit vivement Giaccomo, en les interrompant, ne voyez-vous pas que l'on ouvre à la fin.

Michel ôta respectueusement son chapeau : Votre Excellence, lui dit-il, veut-elle bien permettre que ce cavalier que j'amène, passe avec elle.

—Volontiers, mon garçon, répondit Giaccomo d'un air protecteur, suivez tous deux ma voiture et dites que vous

m'appartenez. Giuseppe reçut son Altesse le bonnet à la main, Mais Giaccomo, plein de ressentiment des expressions injurieuses du vieux concierge, lui refusa la rétribution d'usage, et lui dit avec beaucoup de hauteur : Laissez passer ce gentilhomme qui vient après moi, il est de ma suite.

Le cavalier s'avança, profitant de l'occasion sans incidenter sur les termes, et jeta en passant un ducat dans le bonnet du concierge, qui, n'attendant plus rien de la générosité de l'Altesse, lui répondit avec humeur : C'est plutôt vous, ami majordome, qui êtes de la suite de ce noble cavalier. Et si vous n'aviez pas eu la sotte honte de nous cacher vos noms et vos éminentes qualités, vous vous seriez épargné l'ennui de faire quarantaine à la porte au clair de la lune.

Comme Carlino avait arrêté la voiture devant le corps de garde, Giaccomo eut le temps de boire goutte à goutte toute l'amertume de cette humiliation. Cepen-

dant un soldat lui présentait à quelque distance, le papier qui avait été transmis à Giuseppe par l'intermédiaire de Carlino, et il attendait, pour s'avancer et le lui rendre, que le voyageur lui offrît une pièce de monnoie suivant l'usage universel de l'Italie. Mais Giaccomo était trop ému de l'impertinente harangue du portier, pour songer à se montrer généreux, il tendait la main de son côté et l'agitait d'un air d'impatience pour ressaisir son papier : Donne-le lui, dit Giuseppe au soldat, le majordome n'est pas si sot que de partager avec nous les pourboires qu'il portera en compte à son maître. Allons fouette, Carlino, et débarrasse ma porte de son Altesse, l'ami de son Eminence le cardinal légat.

Mais déjà la voiture roulait avec fracas, et bientôt elle s'arrêta devant la maison de poste. Clara, malgré son chagrin, n'avait pu s'empêcher de sourire du ridicule de Giaccomo, et d'éprouver quelque satisfaction de la leçon d'humilité

que venait de lui attirer son sot orgueil; mais, par pitié pour lui, et dans le dessein de lui épargner une nouvelle mortification, elle avait feint de dormir, se tenant enveloppée dans sa mante, et couverte de son voile, au fond de la voiture. La bonne Marina dormait sérieusement, en face de sa maîtresse.

— Seigneur, dit le maître de poste à Giaccomo, je reçois à l'instant l'ordre de garder le dernier bidet qui me reste pour un courrier que le seigneur gouverneur doit expédier à Gaëte. Il faudra que vous veuillez bien faire monter dans la calèche le gentilhomme de votre suite.

— Comment dans ma calèche! s'écria Giaccomo.

— Excellence, répondit Michel, en lui faisant des signes d'intelligence, c'est ce seigneur de votre suite que j'ai amené, et je ne conseille pas à votre Excellence de s'en séparer, car vous allez traverser un pays où vous aurez sûrement besoin

de son secours, s'il est vrai que Roccanera.......

— A la bonne heure, dit vivement Giaccomo, qu'il vienne donc et ne perdons pas plus de temps.

— Et vous trouverez des bidets au prochain relais, reprit le maître de poste.

—C'est bien, dit le majordome, qu'on aille seulement avertir ce... mon gentilhomme de se hâter.

— Il est tout prêt, répondit Michel ; je l'ai laissé griffonnant une lettre sur la table de la cuisine. Eh ! tenez le voici... Allons, avancez donc, seigneur, on n'attend plus que vous.

Le voyageur s'apprêtait à remercier : pas de complimens, lui dit Giaccomo et montez promptement. A peine la voiture fut-elle hors des portes, que s'adressant de nouveau à l'étranger : Vous comprenez bien seigneur, reprit-il d'un air d'importance, combien il était nécessaire de ne pas découvrir à ces gens-là que

vous ne faites pas en effet partie de ma suite ; il est bon de ne pas se laisser pénétrer par cette canaille, et vous avez sans doute remarqué que je n'ai pas cherché à détromper ce malheureux portier de l'idée que je suis un majordome de je ne sais quel cardinal. Il dit ces mots assez bas et en regardant du côté de Clara et de la nourrice, et après s'être assuré qu'elles dormaient, il se mit à rire de pitié de l'erreur de Giuseppe, qu'il traita de vieux sot et d'impertinent. Le soin d'effacer de l'esprit de l'étranger l'impression défavorable que le concierge y avait laissée, l'occupait trop fortement pour qu'il songeât à s'informer du nom et des qualités de son nouveau compagnon de voyage ; cependant il n'oublia pas de lui demander s'il était bien armé, et si le pays était aussi dangereux qu'on l'assurait.

— Non seigneur, répondit l'étranger à voix basse, dans l'intention apparente de respecter le sommeil des dames ; non,

je viens d'apprendre que le brigand que l'on redoute a pris une autre direction, et c'est pour en porter la nouvelle à Gaëte que le gouverneur a disposé du bidet que l'on m'a refusé. — Et vous avez sans doute profité de l'occasion de ce courrier, car on m'a dit que vous écriviez ? — Oui seigneur, répondit vivement l'étranger, et c'est pour cela que je vous ai fait attendre, je vous en demande pardon.

—Nullement, répartit Giaccomo d'un air courtois, et je suis charmé d'avoir eu cette occasion d'obliger un galant homme ; tous deux gardèrent ensuite le silence pendant quelque temps. Giaccomo le rompit le premier : « Seigneur, dit-il, je ne sais si c'est l'effet de cette fraîcheur qui annonce l'approche du jour, ou de la fatigue naturelle du voyage, mais à présent que je suis tout-à-fait tranquillisé au sujet de ce misérable Roccanera, je me sens accablé d'un sommeil auquel je résisterais en vain ; ainsi donc,

sans compliment, je vous demande la permission de m'y livrer un moment.

En conséquence de cette déclaration, le majordome s'enveloppa jusqu'aux oreilles dans son manteau. Il étendit ses jambes sous le siège de l'étranger, et plaçant commodément sa tête dans l'angle du soufflet de la calèche, il s'endormit bientôt profondément.

La voiture roulait sans bruit sur un chemin sablé, on n'entendait que les chevaux dont le galop frappait à coups égaux la terre humectée d'une forte rosée. Les postillons, dont l'oreille musicale était flattée de cette mesure battue si régulièrement, frédonnèrent d'abord quelques airs insignifians. Puis l'un des deux élevant la voix chanta ces vers d'un poëte sicilien alors fort à la mode : (1)

Où vas-tu légère abeille?
Pour égarer ton vol dans nos vallons,

(1) Méli, le moderne Théocrite de la Sicile, et dont les poésies composées dans le dialecte particulier à cette île, sont pleines de grâce et de fraîcheur.

Attends que l'Aurore vermeille
Ait doré la cime des monts;
Les fleurs, sur leur tige inclinée,
Sans parfum languissent encor;
Parmi les pleurs de la rosée
Crains de mouiller tes ailes d'or.

Cette musique familière à Clara, éveilla son attention. Elle souleva sa tête et l'avança pour mieux entendre. L'étranger voyant son mouvement découvrit la sienne, et ses beaux cheveux blonds éclairés des rayons de la lune frappèrent les regards de la jeune fille; la figure du voyageur était dans l'ombre, mais Clara pouvait elle méconnaître Angélo. Saisie d'étonnement, elle n'osait pas en croire le témoignage de ses yeux; elle craignait de l'interroger de peur que le fantôme de son imagination ne s'évanouît trop rapidement. Elle avait écarté son voile, Angélo, pour dissiper le doute qu'il lisait sur sa figure expressive, accompagna doucement, de sa voix si connue, les postillons qui chantaient les autres couplets de l'air sicilien :

Eh! pourquoi dans la prairie
Seulette au loin, dévançant le matin,
Pour composer ton ambroisie,
Courir te charger de butin?
Ah! plutôt sur Nice endormie
Suspends ton vol fille des cieux;
Viens, ravissons à mon amie
Un nectar plus digne des dieux.

Des jardins chéris de Flore
Tu n'iras plus piller le doux trésor;
Presse ces lèvres que j'adore,
Aspire, abeille, aspire encor;
Mais déjà tes ailes s'agitent,
De plaisir je les vois frémir,
Ah! fuis; les dieux jaloux s'irritent
Et l'on meurt aussi de plaisir.

Les chants n'avaient pas interrompu le sommeil de Giaccomo, et Marina restait immobile comme lui; Angelo s'enhardissant, jeta sur les genoux de Clara une lettre qu'il lui montrait depuis quelques instans et qu'elle n'osait pas prendre. A peine l'eût-elle saisie et cachée dans son sein que les postillons apercevant le relais, remplirent les airs du bruit de leurs fouets, et réveillèrent le majordome. Clara reprit rapidement

sa première attitude et Angélo rabattit son chapeau sur ses yeux.

Déjà l'azur du ciel pâlissait à l'Orient, le jeune amant tremblait que le jour ne se hâtât et ne trahit son secret, Marina pouvait le reconnaître. Aussi la voiture n'était pas encore tout-à-fait arrêtée, qu'il ouvrit lui-même la portière et, sautant légèrement à terre, il adressa de courts remercîmens à Giaccomo et disparut. Les chevaux étaient prêts, on repartit bientôt. Clara venait de passer tout-à-coup de l'abattement le plus sombre à une gaîté si vive, que le majordome parut tout surpris de ce changement. La jeune fille s'empressa de chercher autour d'elle un prétexte à la joie qui brillait dans ses yeux, et les tableaux enchanteurs qui s'offraient alors à sa vue de tous côtés, lui parurent justifier assez le plaisir qu'elle n'avait pas la force de dissimuler. Les voiles de la nuit n'étaient pas soulevés entièrement vers le couchant, et des

étoiles brillaient encore dans quelques parties du ciel; tandis que devant elle, de gros nuages d'or, qui se détachaient de l'horizon, jetaient une teinte rose sur tout le paysage. Elle faisait remarquer à Marina ces riches campagnes couvertes d'arbres élevés et du port le plus élégant, unis entre eux par des festons de vignes qui formaient une seconde voûte sous leur ombrage. A l'abri de ce double rempart les plantes potagères et les fleurs les plus délicates, bravant ensemble les rigueurs d'un climat trop brûlant, présentaient leur riante moisson; partout les champs offraient l'aspect de cette culture abondante et variée. De distance en distance, sous une ombre semblable, mais plus épaisse encore, de nombreux ruisseaux nourrissaient en courant une herbe grasse et touffue, sur laquelle commençaient à se répandre, en bondissant, des troupeaux de génisses et de chevaux.

Bientôt le soleil, que Clara n'apercevait pas encore, étendit à sa gauche sur

la cime des montagnes éloignées, un immense manteau de pourpre, dont l'éclat faisait saillir les angles des rochers, et dessinait purement sur un fond d'azur leurs crêtes hérissées. Enfin, le Vésuve, dont elle approchait rapidement, grandissait devant elle; et de la pointe la plus haute du double sommet de la montagne, elle voyait s'élever jusqu'aux cieux une longue colonne grisâtre, dont la tête se confondait avec les nuages et suivait lentement avec eux la direction que leur imprimait un léger vent de terre.

Giaccomo n'était point ému de cette scène, mais tout réjoui de la gaîté de Clara, il prit comme elle un air riant en promenant ses regards sur ce charmant pays. Son œil y découvrit des beautés qui échappaient à celui de sa pupille; et qu'il célébra comme elle avec enthousiasme.

— Voyez-vous ces champs de petits pois, lui dit-il, on en mange ici tout l'hiver. C'est de là que je tire ceux que je

sers en décembre et en janvier à Son Eminence. Et ces asperges si délicates ! j'en fais venir aussi, elles sont excellentes, mais il faut convenir qu'elles sont bien menues ; celles du nord sont beaucoup plus grosses, moins savoureuses pourtant. Plus loin vous apercevez des buissons épais tout couverts de ces petits artichauds si tendres qu'on en dévore jusqu'aux feuilles. Toutes ces plaines que l'œil découvre au loin sont remplies de gibier, ces montagnes peuplées de daims, ces arbres chargés des fruits les plus parfumés. Là, dans cette direction à l'ouest, est situé le lac *Fuzarro* où le Roi chasse les meilleurs canards sauvages de l'Italie, et dont les eaux engraissent des huîtres d'une délicatesse supérieure à toutes celles de l'Europe ; on les y transporte du golfe de Tarente. C'est sur les flancs de ce Vésuve dont vous parlez que se récolte le délicieux vin de *Lacryma-Christi*. Cest dans les eaux qui le baignent du côté de Castellamare que l'on pêche

ces coquillages si friands nommés fruits de mer; et plus loin est *Sorente*.

—La patrie du Tasse! s'écria Clara.

—Peut-être bien, répondit Giaccomo, mais ce que je sais du moins, c'est que ses pâturages fournissent à Naples des laitages exquis et un beurre doré le plus fin du monde connu. Le veau de ce pays surpasse en mérite et en renommée celui de Pontoise, dont les Parisiens sont si fiers. Je ne vous parle pas, ajouta Giaccomo, de la prodigieuse variété de poissons qu'on pêche dans le golfe de Gaëte et dans celui de Naples; et vous êtes trop instruite, pour qu'il soit besoin de vous rappeler que nous foulons le sol natal du maccaroni.

Clara pour échapper à l'ennui de cette leçon de géographie gastronomique s'était de nouveau couverte de son voile, et s'occupait en feignant de dormir, de la rencontre qu'elle venait de faire, et de la lettre d'Angélo qu'elle pressait sur son cœur, en brûlant du desir d'en lire

le contenu. Quand Giaccomo l'avertit qu'ils entraient dans la ville, elle regarda de tous côtés dans l'espérance d'apercevoir son ami. Mais ce fut en vain, la voiture descendit la plus grande partie de la rue de Tolède, et, tournant à gauche vers le port, côtoya quelque temps la mer, et sortit de Naples en se dirigeant vers Portici; elle s'arrêta enfin devant une petite maison d'un aspect charmant, et dont les jardins s'étendaient vers le rivage.

—Vous êtes chez vous, signorina, dit Giaccomo à sa pupille, et voici vos serviteurs, ajouta-t-il, en lui présentant deux hommes de bonne mine, et quelques femmes. Ils vont vous montrer la maison et prendre vos ordres pour le dîner; je reviendrai ce soir de bonne heure. Après ce discours d'installation, le majordome remonta seul dans la voiture et courut rendre compte à son maître du voyage et de l'arrivée de sa protégée.

CHAPITRE II.

Le clerc soleil par sa présence efface
Et fait fuir les ténébreuses nuicts.
Ainsi pour moi, devant ta face,
S'en vont fuyans les langoureux ennuis.
Quand ne te vois, triste je suis;
Quand je te vois, je suis bien d'autre sorte.
D'où vient cela? Dire je ne le puis,
Si n'est d'amour que je te porte.

MAROT.

CLARA, dès qu'elle fut libre, s'enferma pour lire à son aise la lettre d'Angelo. Il lui disait que la mort lui serait moins affreuse que le malheur de vivre loin d'elle; qu'il abandonnait tout pour la suivre, sans savoir encore ni ce qu'il ferait, ni quel était le sort qui l'attendait, mais qu'un de ses regards allait en décider. Il la priait de souffrir qu'il cherchât à rencontrer ses yeux à l'église, la première fois qu'elle s'y rendrait, et de se souvenir qu'il devait y lire la permission de vivre pour elle ou l'ordre de mourir.

Comme elle achevait cette lecture,

une cloche se fit entendre près de là. Clara, s'avançant sur une terrasse, vit, à quelque distance, une chapelle de l'autre côté du chemin. Elle interrogea l'une des servantes, qui lui apprit qu'un religieux des Camaldules allait y célébrer la messe. Aussitôt, se couvrant de sa mante, elle dit à cette jeune fille de la suivre sans lui permettre d'avertir Marina : laissez-la mettre ici tout en ordre, lui dit-elle, et ne perdons pas de temps, je ne veux pas manquer cette messe, et je suis empressée d'aller rendre grâces à Dieu.

— Votre voyage a donc été bien heureux, signorina? dit la petite Rosalia. —Bien plus que je ne l'espérais, lui répondit Clara en se pressant de sortir.

Elle était entrée dans la chapelle, ses yeux l'avaient parcourue tout entière; il ne s'y trouvait qu'un très-petit nombre de femmes prosternées, et quelques jardiniers des environs qui portaient des herbes à la ville, et dont les chevaux s'étaient par habitude arrêtés d'eux-mêmes

au tintement de la cloche. Elle se plaça près de la porte, un peu en arrière de Rosalia, et se mit à prier; mais à l'instant qui semblait demander le plus de recueillement, au lieu de s'incliner, Clara leva la tête, et derrière un pilier à quelques pas elle aperçut Angelo, qui la regardait avec inquiétude. Les yeux de la jeune fille ne peignaient apparemment ni la haine ni l'indignation, car elle vit tout à coup ceux de son amant rayonner de plaisir. Tous deux restèrent un moment immobiles, puis ils se prosternèrent ensemble devant l'autel sans cesser de se regarder; et par un mélange de sentimens si familiers aux Italiens, ils appelaient avec une ardente dévotion la protection de la Vierge sur leurs profanes amours.

La terrasse d'où Clara venait d'apercevoir la chapelle régnait le long de la route sur la ligne de la maison, à la hauteur du premier étage. Des piliers en pierre soutenaient au-dessus un treillage

léger, sur lequel s'entrelaçaient la vigne et le chèvrefeuille qui retombaient en festons des deux côtés ; de grands vases d'un dessin élégant formaient sur cette terrasse des allées d'orangers, de myrtes et de rosiers. La croisée de la chambre de Clara s'ouvrait dans toute sa hauteur. C'était la seule ouverture par où l'on communiquait de la maison avec cette espèce de belvédère, et de là l'on pouvait descendre au jardin par un petit escalier fermé d'une grille.

Clara mesura de l'œil l'élévation des murs du côté de la route ; et, rassurée contre le danger d'une escalade, elle se demanda ce qui pourrait l'empêcher de venir prendre le frais la nuit sur la terrasse, en attendant que la lune fût levée. Après tout, se dit-elle, si ce jeune homme vient se promener sur le grand chemin à pareille heure dans l'espérance de me voir ou de me parler, ce ne sera pas ma faute; et, pour l'empêcher de faire cette folie, je ne dois pas me condamner à étouffer

dans ma chambre. La pensée du cloître, sa vocation, le père Policarpo, tout cela était déjà bien loin; mais il restait les terreurs que le religieux lui avait inspirées à l'égard des projets du noble protecteur, et de la bassesse du majordome. Plus Clara réfléchissait aux moyens d'écarter ces dangers, plus il lui semblait que l'assistance d'Angelo la pouvait servir beaucoup mieux que les conseils du bon père. L'heure du dîner la surprit dans ces méditations. Après le repas, elle goûta quelques heures d'un repos délicieux qui fut interrompu par la visite que Giaccomo lui avait annoncée.

Le majordome s'étendit mollement dans un fauteuil qu'il fit apporter au frais sur la terrasse: mon enfant, dit-il à Clara, j'espère que vous êtes satisfaite. Vous voyez le soin qu'on a pris de réunir ici tout ce qui peut vous plaire: belle maison, meubles somptueux, bon cuisinier, les fleurs que vous aimez. Vous retrouvez dans cette chambre toutes vos

habitudes ; voilà vos crayons, vos couleurs, un chevalet, un clavecin, et jusqu'à votre métier de broderie, tout cela va vous composer la vie la plus délicieuse. De cette terrasse, vous verrez du côté de la route passer le roi et la reine qui vont souvent à leur palais de Portici, ou à la *Favorita*. Le mouvement des équipages d'un nombre infini de seigneurs qui s'y rendent pour faire leur cour vous offrira un spectacle très-varié, et vous aurez encore pour distraction la vue de cette multitude d'étrangers qui viennent des extrémités de l'Europe pour visiter Herculanum, Pompeïa et le Vésuve, et qui passeront tous forcément sous vos fenêtres. Du côté de la mer, que vous découvrez par-dessus les murs de votre jardin, vous découvrez à gauche tout le volcan, et votre œil peut suivre jusqu'à ce point blanc que vous apercevez au milieu de sa hauteur, les voyageurs qui gravissent cette belle montagne ; c'est un hermitage où l'on s'arrête d'ordinaire pour prendre

quelque repos. Vous aurez le plaisir de voir, dans les beaux jours, cette foule toujours renaissante de curieux s'élever de différens côtés par petites troupes détachées, formant des cavalcades burlesques d'ânes ou de mulets, seuls animaux sur lesquels on puisse entreprendre, avec sécurité, ces marches hasardeuses. Cette ligne droite que vous voyez au-delà de l'hermitage, c'est un chemin bordé d'arbres fort maigres, et un peu plus loin vous ne voyez plus de verdure, c'est le dernier terme de la végétation, c'est aussi là que les voyageurs abandonnent leurs montures. Ils se trouvent alors au bas du pain de sucre qu'a formé le cratère, et ils l'escaladent à travers mille difficultés, souvent au milieu des plus grands dangers. Tantôt engloutis à moitié dans les cendres, ils glissent en arrière et perdent en un clin d'œil tout le terrain qu'ils venaient de gagner; tantôt, s'affermissant sur les pointes vitrifiées de la lave refroidie, ils grimpent en s'aidant de leurs

mains qui sont bientôt ensanglantées, ou bien ils sautent lestement de sommités en sommités par-dessus des gouffres hérissés de lames déchirantes ; le retour est plus facile et plus divertissant ; ils se laissent glisser sur la cendre, et paraissent voler du cratère jusqu'au bas du pain de sucre, d'où ils regagnent l'hermitage. Vous verrez toutes ces scènes à l'aide d'une bonne lunette.

Regardez maintenant cette suite de délicieux paysages, qu'offrent de notre côté les rives orientales du golfe, où vous découvrez Castellamare. Cette île, qui semble fermer la baie devant nous, c'est Caprée.

— Ah ! dit Clara, cette Caprée si célèbre par le séjour de Tibère ? — Et bien plus encore, répondit Giaccomo, par la grande quantité de cailles qui la traversent tous les ans. Elle est à huit lieues de Naples ; mais ici l'air est si pur et si transparent, qu'éclairée comme vous la voyez par le soleil couchant, on distingue le

mouvement du terrain et les divers plans de ses montagnes. La large base du mont Pausilippe forme le rivage opposé du golfe, à l'ouest. Il s'étend sur cette longue ligne, depuis les îles de Procida et d'Ischia que vous voyez à l'extrémité, jusqu'au fond de la baie où vous découvrez Naples, qui déploie sur un magnifique amphithéâtre l'orgueil de ses édifices somptueux, et que couronne sur la hauteur le château de Saint-Elme. Voilà de quoi vous divertir, ma chère Clara; de plus vous avez à vos ordres une bonne voiture pour parcourir les environs et aller faire connaissance avec les promenades de *Chiaja*, et de la *villa reale*. Je dois encore vous annoncer que vous aurez une loge au théâtre de Saint-Charles. Eh bien, n'êtes-vous pas toute contente, mon enfant? —Oui, sans doute, mon cher tuteur, et je dois beaucoup de reconnaissance à mon bon protecteur du soin qu'il prend de me rendre heureuse, mais je vous

avoue que je le serais à moins de frais, et... — Clara, la vie est courte, il faut se divertir, ma fille, et notre illustre patron n'aura jamais regret à la dépense qu'il fait pour vous, si vous en êtes réellement reconnaissante. — Je ne suis reconnaissante que de son intention; quant à la dépense, bien loin de me plaire... — Allez, vous l'aimerez, ma petite; est-il rien sur la terre au-dessus de la richesse et des douceurs qu'elle donne? n'écoutez pas les sermons de cette béate de Marina; songez plutôt, ma Clara, songez au plaisir que vous aurez en paraissant à l'opéra, un jour de grand gala, plus belle et mieux parée que toutes les dames napolitaines. Les jeunes gens, en vous voyant, jetteront des cris d'admiration. On ne parlera que de vos charmes; tous les jours, si vous voulez, vous changerez de robe et de coiffure. La France n'aura pas de soieries assez belles, ni de modes assez élégantes pour vous. Les riches dentelles de la Flandre, les mousse-

lines vaporeuses de l'Inde vous seront prodiguées; vous donnerez des concerts où l'on admirera votre voix. Enfin, quels que soient les rêves de votre imagination, ils seront réalisés; quelque plaisir qu'elle se promette vous le goûterez, mon enfant; vous n'aurez qu'un mot à dire. Clara, vous êtes belle, mais vous ne le serez pas toujours. Il faut se hâter de jouir; cette fleur de beauté si fraîche et si délicate, il suffit d'un moment pour la faner, et tout ce songe de bonheur s'évanouirait avec elle. Chère petite, souvenez-vous bien qu'il n'y a rien de vrai dans le monde que le plaisir, et qu'il n'est point de plaisir durable sans la richesse.

—Eh bien! seigneur Giaccomo, je fuirai donc le monde. Loin de lui, je trouverai du moins la paix, qui me tiendra lieu de ces plaisirs que ma pauvreté m'interdit.

— Voilà des phrases de cette pédante de Marina, qui vous corrompt, qui vous gâte l'esprit, et qui fera votre malheur, si

je n'y mets ordre. Je l'ai amenée ici par pure complaisance pour vous, mais si la sotte continue à vous entretenir ainsi dans la rébellion, je la chasse impitoyablement, comme j'en ai reçu l'ordre. Songez que je réponds de vous.

— Que vous ai-je donc dit de mal, seigneur, et quel moyen honnête puis-je employer pour me procurer la richesse, sans laquelle vous assurez qu'il n'est rien de vrai sur la terre ?

— Quel moyen, petite méchante ? quel moyen; ne vous ai-je pas parlé assez clairement du pouvoir de ces deux grands yeux de velours ? Eh ! quels sont les trésors qu'on ne mettrait pas à vos pieds, pour obtenir d'eux un petit regard bien tendre, bien fripon ? Et ces beaux cheveux dont les anneaux d'ébène descendent avec tant de grâce sur votre col d'ivoire ! Et cette bouche si fraîche et si mignonne qui ne s'entr'ouvre que pour découvrir une double rangée de perles ! Et cette petite main potelée....

— Seigneur Giaccomo, si ce peu de beauté dont vous voulez me rendre vaine peut m'attirer les hommages d'un mari plus honnête que riche.....

— Un mari, ma petite, un mari! votre nourrice, qui vous parle de mari, ne vous a donc pas dit tout ce qu'une pauvre femme sacrifie en acceptant cet esclavage?

— Non, répondit vivement Clara, je sais seulement que c'est un devoir pour une femme de s'y soumettre, quand elle veut vivre avec honneur dans le monde, et je regarderai toujours comme mon plus grand ennemi tout homme qui me parlerait un autre langage. Plutôt que de l'entendre, j'irais me jeter dans le premier couvent et y réclamer une protection qu'on ne me refusera certainement pas.

— On vous la refusera, signora, vous n'y serez pas reçue sans l'aveu de ceux dont vous dépendez.

— En ce cas, il faudra que vous me prouviez les droits que vous avez sur

moi, et de qui vous tenez le titre de mon tuteur.

— Quel est ce langage ? dit Giaccomo tout rouge de colère. Voilà du nouveau; et je ne croyais pas que l'insolence de Marina pût aller jusque-là. Je soupçonne plutôt cet intrigant de moine augustin, qu'elle vous a donné pour confesseur; c'est lui qui aura machiné cette odieuse manœuvre. Mais, grâce à Dieu, nous voilà débarrassés de cette vermine monacale; et maintenant, signora, vous marcherez droit s'il vous plait, et de bonne grâce, ou je saurai bien vous contraindre à rentrer dans la bonne voie.

Giaccomo sortit alors en jetant derrière lui la porte avec fureur : le petit homme suffoquait. Heureusement pour lui, Marina s'offrit alors à sa vue, et cette rencontre le sauva; sa colère put du moins s'évaporer en paroles.

— C'est donc vous, maudite hypocrite, lui dit-il, qui fourrez dans la tête de cette enfant des idées de cloître et de couvent,

sans qu'elle ait la moindre vocation pour une vie aussi sainte? Vous voulez donc perdre son âme, misérable? je vous rends responsable d'un si grand malheur, femme indigne que vous êtes, et je vous préviens que, si je ne la trouve pas demain dans des dispositions plus raisonnables, je vous chasse d'auprès d'elle, et je vous fais reconduire à Rome, où l'autorité veillera sur vos actions.

— Seigneur Giaccomo, répondit froidement Marina, nous sommes tous dans la main de Dieu; et que sa volonté s'accomplisse.

— *Amen!* vilaine créature! dit le majordome en grinçant des dents. Mais sois bien sûre que sa volonté sera que tu croupisses en prison le reste de tes jours, si Clara parle encore de couvents ou de maris.

Marina ne songeait qu'à remplir son devoir, et s'abandonnait pour le reste à la Providence; c'était là toute sa morale et son unique règle. Aussi ne s'inquiétait-

elle pas ordinairement du bruit de Giaccomo. Cependant, comme elle voyait que l'accomplissement de ses menaces laisserait Clara sans appui, dans le pays où elle se trouvait tout à coup transplantée, elle lui conseilla de ne pas l'irriter. La bonne nourrice ajouta qu'il était prudent d'attendre la réponse du père Policarpo qu'elle venait d'instruire par une lettre détaillée de tout ce qui se passait à Naples, en lui demandant de lui procurer dans cette ville les conseils et la protection d'un sage directeur.

Mais enfin, le soleil avait disparu derrière le mont Pausilippe. Clara fit avancer l'heure du souper, et persuada facilement à Marina, dès qu'elles furent sorties de table, qu'il était temps d'aller réparer les fatigues de la nuit précédente. Elle se retira donc de bonne heure; et, dès que l'on eut fermé avec une forte traverse les volets de la fenêtre qui donnait sur la terrasse, elle renvoya tout le monde et poussa sans bruit les verroux

de sa porte. Tout-à-fait libre alors, elle souleva doucement la barre de la fenêtre et l'ouvrit avec précaution.

Clara s'avança sur la terrasse. La nuit était fort sombre, une large écharpe de feu ceignait diagonalement le Vésuve. La lave enflammée, qu'elle n'avait pas aperçue à la clarté du jour, jetait alors l'éclat le plus vif, et colorait d'un rouge ardent les nuages épais qui couronnaient la tête du volcan. De minute en minute, une colonne de feu s'élançait sans bruit du cratère, s'épanouissait en gerbe et retombait sur les flancs de la montagne. Au même instant, l'éclair illuminait le golfe immense, et traçait sur les flots agités de longs sillons de flammes. Une multitude de voiles blanches apparaissaient alors à la fois sur la surface des eaux, et plus loin, la lumière se réfléchissait sur les nombreuses maisons du mont Pausilippe, et brillait sur les tours de la ville ; puis tout rentrait dans l'ombre.

Ce spectacle imposant fixa quelque

temps l'attention de Clara, mais un léger bruit qu'elle entendit sur la route la détourna enfin de cette contemplation silencieuse. Elle se porta vivement de ce côté sur la pointe du pied; et se cachant derrière un pilier parmi les rameaux suspendus de la vigne, elle avança doucement la tête à travers le feuillage; sans se découvrir pourtant, dans la crainte d'être vue de celui qu'elle espérait apercevoir à la faveur de l'une de ces courtes éruptions du Vésuve. Bientôt en effet une lueur rougeâtre éclaira sur le chemin un paysan qui retournait à Portici, et presqu'au même instant elle s'entendit appeler du côté du jardin. Elle se retourna rapidement, honteuse d'avoir été surprise dans cette situation; mais déjà une épaisse obscurité lui dérobait la vue des objets les plus proches. Le cœur de la pauvre enfant battait avec violence, elle n'osait ni fuir ni avancer. Les yeux fixés sur le point d'où la voix était partie, elle atten-

dait avec anxiété qu'un autre éclair du volcan vint dissiper ses doutes.

Il tarda cette fois plus long-temps ; mais enfin il brilla, et lui découvrit derrière la grille de l'escalier du jardin la tête charmante de son cher Angelo.

— Clara, lui dit-il à voix basse, ne craignez point, je ne cherche pas à forcer cette grille qui nous sépare ; avancez, il faut que je vous parle.

— Imprudent, lui dit-elle en se rapprochant ; plus bas, parlez plus bas encore, si l'on vous entendait nous serions perdus.

— Clara, si vous m'aimez comme vos lettres me l'assurent, le couvent doit vous faire horreur, et vous y mourriez de regrets. Je vous ai suivie jusqu'ici pour vous arracher à ceux qui veulent contraindre votre volonté. Venez plutôt avec moi qui vous aime et veux vous rendre heureuse. Venez, je vais vous conduire dans un appartement que j'ai

loué pour vous à Naples. Demain, au point du jour, nous nous marierons ; j'ai de l'argent, nous ne manquerons ni d'un prêtre ni de témoins. Une fois ma femme, vous n'aurez plus rien à craindre : quels ennemis oseraient vous attaquer ?

— Quels ennemis, pauvre Angelo ? des ennemis bien redoutables pour vous et pour moi. Si ce n'était que mon tuteur...

— Il ne l'est pas ; vous me l'avez assuré ; votre confesseur ne vous a-t-il pas dit qu'il n'avait sur vous aucun droit réel.

— Mais son maître est puissant....

— Son maître est un saint homme, un vénérable cardinal, qui ne peut faire et vouloir que du bien, il nous protégera. N'hésitez plus, Clara, venez. Je puis vous aider à franchir cette grille, et j'ai là bas une échelle qui m'a servi à m'élever jusqu'à la terrasse qui règne au bout du jardin le long de la mer. Venez, au nom du ciel.

— Non, Angelo, je ne puis me résoudre à fuir ainsi ; j'aurais plus de courage

si les dangers ne menaçaient que moi ; mais mon directeur m'a trop bien éclairée sur le caractère du maître de Giaccomo ; et Marina sait une affreuse histoire d'un jeune homme qui voulait épouser la fille d'un marchand de Rome. On l'a forcé de se faire soldat dans les troupes du roi de Naples, et il a été envoyé en Sicile où l'on dit qu'il est mort de chagrin. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le malheureux n'a jamais reparu. Non, Angelo, je n'attirerai pas sur vous la colère de ces méchans hommes, j'aime mieux mourir de ma douleur dans un couvent, et vous savoir libre et heureux.

— Clara, puis-je être heureux sans vous! mais écoutez : si c'est pour moi que vous craignez, n'ayez aucune inquiétude. Je puis m'engager dans la musique du Roi, ou bien au théâtre de Saint-Charles ; vous savez que ma voix est fort recherchée, et que l'on m'a déjà fait des offres très-avantageuses. Une fois au service de sa Majesté, je suis assuré d'une pro-

tection qui me garantira contre les périls de toute espèce. Ainsi ne tardez plus ; suivez votre mari, Clara ; et ne perdons pas une occasion qui peut-être ne se retrouvera plus.

— Cette occasion, Angelo, je serai toujours la maîtresse de la faire renaître. Mais partez, je tremble qu'on ne vous découvre ; il me semble que la lumière du Vésuve devient plus vive de moment en moment. Demain, peut-être jettera-t-il moins de flammes, et vous pourrez venir me rendre compte de ce que vous aurez fait pour vous assurer de la protection que vous dites.

— Clara, ne me quittez pas sans m'assurer que vous n'avez pas renoncé pour vous-même à ce parti, qui vous donnerait aussi l'indépendance, et un appui contre nos persécuteurs.

— Angelo, ne songeons d'abord qu'à vous, obtenez cet engagement ; que je sois rassurée contre la crainte de vous perdre. — Et si je réussis, vous me sui-

vrez, vous serez ma femme? — Du moins c'est mon vœu le plus cher. — Eh bien! donnez-moi votre main comme un gage de votre foi.

— Non, cher Angelo, ne me demandez pas ma main, je prie Dieu qu'elle puisse bientôt serrer la vôtre, mais jusqu'à cet heureux jour...... — Clara, que je vous aime! — Angelo, vous êtes ma vie. — Fatale grille! s'écria le jeune homme.

Rendez-lui grâces plutôt, répondit Clara; sans elle, ces mots ne seraient point sortis de mon cœur. Et si vous tentiez de renverser la barrière qui nous sépare, mes cris appelleraient Marina; à demain, ajouta-t-elle en la quittant pour rentrer dans sa chambre. A demain, mon bien, mon Angelo, je vous attends à la même heure.

CHAPITRE III.

J'oppose quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissans.

LA FONTAINE.

LE lendemain le majordome reparut plus serein que jamais : je vous amène votre voiture, dit-il à Clara, venez la voir, vous en serez contente ; ou plutôt, pour juger en même temps combien elle est douce et commode, ſaisons ensemble un tour de promenade jusqu'à Portici. Nous verrons les jardins du palais. Il est encore de bonne heure, et la matinée est superbe.

Clara consentit à le suivre et se fit accompagner de sa nourrice. En moins d'un quart-d'heure, ils arrivèrent à cette résidence royale. Elle est bâtie sur une couche de lave qui couvre, à une pro-

fondeur de quatre-vingts pieds les ruines de l'antique Herculanum. La grande route, qui conduit au Vésuve et à Pompéia et mène à Castellamare, traverse la cour de ce palais. Le voyageur qui vient de Naples a le corps principal du bâtiment à sa droite, et les jardins de ce côté descendent jusqu'au bord de la mer. A gauche est un édifice de la même forme, et les ailes qui unissent ces deux parties du palai ssont supportées par des arcades fort élevées sous lesquelles passe le chemin public.

D'autres jardins s'élèvent devant la façade opposée à celle de la mer; plus vastes, mais moins visités que les autres, ils sont presque déserts quand la cour n'habite pas Portici. C'est là que Giaccomo conduisit sa pupille. Au détour d'une allée, formée d'épaisses charmilles, il parut tout surpris de rencontrer son maître se promenant seul, un livre à la main, et qui adressa d'abord quelques mots obligeans à Clara. Le majordome

s'éloigna par respect, et fit signe à Marina d'imiter sa discrétion, mais elle détourna les yeux pour ne pas voir ses gestes et continua de suivre les pas de Clara.

— Ma fille, dit le prélat, tout ce que m'a rapporté Giaccomo me prouve que vous êtes aussi sage que belle; votre prudence et votre vertu me charment, et je recueille avec bien de la joie ces fruits de l'excellente éducation que je vous ai donnée. Mais, mon enfant, ces avantages sont aussi fragiles que la beauté, et ne doivent pas vous inspirer plus d'orgueil.

— Je m'applique à n'en pas avoir, monseigneur, je ne suis fière que des bontés de Votre Éminence.

— Elles ne vous manqueront pas, tant que vous en serez digne, *carina*, et le meilleur moyen de les mériter toujours, c'est d'être obéissante, car tout est perdu quand on se croit à votre âge en état de se conduire par ses propres lumières. Les hommes les plus mûrs se trompent eux-mêmes à chaque instant dans

le choix qu'ils font entre deux conseils également bons à leurs yeux, entre deux partis aussi raisonnables en apparence ; et vous voudriez , *poverina*, vous décider aujourd'hui sur la carrière qu'il vous convient d'embrasser ! Savez-vous bien quelles sont les obligations que s'impose une sainte religieuse ?

— Non, monseigneur, mais je sais qu'on peut faire plus sûrement encore son salut dans le monde.

— Bien répondu. Il faut s'abstenir entièrement de juger les voies de la Providence, et s'abandonner dans la simplicité du cœur à la direction de ceux à qui sa bonté vous a confiée. Telle marche qui vous paraît s'écarter du but y mène quelquefois plus droit et plus vite. Mon enfant, il est des âmes ardentes qui ont besoin du frein des austérités ; d'autres, d'un naturel sombre et mélancolique, veulent être éprouvées par le plaisir et la dissipation.....

— *Et ne nos inducas in tentationem*,

dit Marina qui suivait, son rosaire à la main. — Qu'est-ce ? demanda le prélat.

— Elle prie, répondit Clara.

— Il faut, ma chère enfant, reprit le saint homme, il faut écouter avec respect tout ce que vous dit votre tuteur. Il vous tient lieu de vos parens, à ce titre sacré vous lui devez obéissance; d'ailleurs, c'est en mon nom qu'il vous parle, et cette garantie doit vous suffire. Livrez-vous sans réflexions à ses conseils.

— *Sed libera nos a malo*, dit Marina très-haut. — *Amen*, répondit Clara en soupirant. — Priez plus bas, ma bonne, dit le prélat en fronçant les sourcils, et tenez-vous à quelque distance.

Après un moment d'interruption, son Éminence reprit la suite de son homélie à sa petite protégée. — C'est de ma part, *carina*, que Giaccomo vous a ordonné de voir le monde pour qui vous êtes faite. Parez-vous, fréquentez les promenades; je ne blâme pas non plus la musique et les promenades; ce sont là des récréations in-

nocentes. Ne vous inquiétez pas de l'impression qu'elles produiront sur vos sens, je me réserve le droit d'en juger moi-même; aussi, je veux à cet effet vous voir dès aujourd'hui plus souvent que je n'avais accoutumé jusqu'ici. Je me trouve maintenant loin de ma famille et de mes amis ; les soins paternels que je vais me plaire à vous prodiguer rempliront le vide que laisse autour de moi cet isolement qui m'afflige. Mais il faudra m'ouvrir votre petit cœur sans réserve, je ne veux pas qu'on m'en dérobe la moindre émotion.

— Votre Éminence, dit Marina en s'approchant, n'y verra que de l'innocence et de la pureté.

— Tant mieux, répondit le prélat avec humeur, mais je vous ai commandé de vous tenir plus loin.

— Les spectacles, reprit Marina sans tenir compte de l'avertissement, la parure, le luxe, Monseigneur, pourront bien l'amollir; mais ils n'en banniront

pas l'horreur du vice. — Eloignez-vous, encore une fois, lui dit durement le cardinal.

— J'obéis, Monseigneur, mais votre Éminence peut s'épargner cette dangereuse épreuve, et je lui proteste que mon enfant mourra plutôt que de manquer à ses devoirs de chrétienne. — Voilà une sotte créature ! s'écria le prélat irrité.

— Oui, bien sotte, répliqua courageusement la pauvre femme, et bien simple en effet, Monseigneur ; pardonnez-lui de ne pas comprendre la nécessité de s'exposer à tant de risques. Combien n'aurions-nous pas à gémir si cet ange tombait par notre faute!

— Insolente, dit le prélat, je vous défends de me suivre, et je vais donner l'ordre qu'on vous chasse dès aujourd'hui de la maison.

— Monseigneur, s'écria Clara, je vous demande pardon pour elle. Tout son tort est d'élever trop haut mon faible mérite,

et je suis sûre que pour rien au monde elle ne voudrait vous manquer de respect.

— Elle se mêle de vous donner des conseils, et je lui attribue ce goût soudain que vous avez manifesté pour le cloître.

— Non, Monseigneur, croyez que ce n'est point par goût que j'embrassais ce parti. — Eh! pour quelle raison vouliez-vous donc fuir le monde? — C'est que je crains... c'est, Monseigneur.... — Expliquez-vous, Clara.

— Je crains..... Mais Marina pourquoi vous avancer toujours ainsi, votre présence déplaît à Monseigneur. Je crains, continua-t-elle quand la nourrice fut assez éloignée pour ne pouvoir plus l'entendre, je tremble plutôt d'y trouver trop d'attraits, particulièrement aux spectacles.

— Eh! d'où vient, ma chère enfant? ne savez-vous pas que dans notre Italie

les prélats eux-mêmes ne se font point un scrupule d'y assister quelquefois? Quels dangers y redoutez-vous?

— Mais dites-moi, demanda Clara d'un air timide, n'est-ce pas du moins un grand mal que la tentation de monter sur le théâtre?

Le prélat parut frappé de cette idée; il garda quelque temps le silence, puis il lui dit avec un peu de vivacité: nullement; vous avez vu comme on recherche à Rome, et comme on reçoit avec distinction dans les premières maisons, les cantatrices que l'on admire à l'opéra.

— Je me faisais pourtant un grand scrupule du désir que j'ai souvent conçu de consacrer au théâtre les faibles talens que l'indulgence veut bien m'attribuer.

— C'est un enfantillage, ma chère enfant, et je suis loin de blâmer ce dessein. Naples réunit dans ce moment les plus habiles artistes de l'Italie. Je les connais, je veux qu'ils perfectionnent vos talens.

Vous avez une voix admirable, une figure, une taille charmantes, ils auront bientôt fait de vous la virtuose la plus brillante. Voilà une idée parfaite et je m'y tiens. Adieu, mon enfant, je ne m'attendais pas à vous trouver aussi sage. Suivez cette allée, tandis que je m'en irai par cette autre. Dites à Giaccomo de vous laisser partir seule, et de faire ensuite approcher ma voiture qu'il ira chercher près de la descente d'Herculanum, où je l'ai laissée.

Le majordome reçut avec beaucoup de joie la confidence de son maître. Tous deux étaient plus satisfaits qu'étonnés d'un changement aussi brusque dans les idées de leur élève. Ils ne soupçonnaient pas une cause inquiétante pour leurs projets à ce prodigieux écart d'imagination, qui transportait, sans intervalle ni gradation, la jeune fille, du fond d'une cellule sur les planches du théâtre. Bien loin de penser qu'il se mêlât à ce projet des idées d'honneur et de vertu, et que

la pauvre enfant y vît un moyen d'échapper à l'infamie, en s'assurant la protection d'un époux qu'elle aimait, ils se réjouissaient de ce que la mobilité de sa tête leur fournissait, contre elle-même, des armes si puissantes.

Giaccomo démontra par d'excellens argumens à son maître tout le parti qu'ils allaient tirer de cette résolution inattendue. D'abord la fréquentation des gens de théâtre devait abattre en peu de temps ces fumées d'orgueil et ces rodomontades de vertu, qui les avaient sérieusement inquiétés. Ensuite, un début qu'on ferait avec le moins d'éclat possible suffirait pour la compromettre à ses propres yeux et à ceux du public; et dans le cas d'un sot retour à ses idées de retraite, ce premier pas lui rendrait l'entrée d'un couvent moins facile. Enfin, une fois engagée dans cette route, elle serait entraînée comme tant d'autres, et du moins on épargnerait ainsi les lenteurs et le scandale d'une séduction.

Le soir, Angelo fut exact au rendez-vous. Il apprit à Clara qu'il avait été agréé par le directeur du grand théâtre, et qu'il était engagé au service du roi. Il reçut d'elle en retour la nouvelle que son illustre protecteur consentait à la laisser suivre la même carrière. Elle lui promit qu'aussitôt qu'elle aurait acquis par ce moyen une existence indépendante, elle s'affranchirait tout-à-fait de la protection dangereuse du prélat, en épousant l'amant de son choix.

Clara commença bientôt ses études théâtrales qui furent couronnées des plus brillans succès, et au bout de près d'un mois on fixa le jour de son début. Angelo avait déjà paru sur la scène avec éclat, et toutes les nuits, avant le lever de la lune, ou dès qu'elle ne brillait plus dans le ciel, il venait passer quelques heures avec sa bien-aimée. D'abord il ne l'entretint qu'à travers la grille. Cependant, peu-à-peu prenant plus de confiance dans la soumission respectueuse du jeune

amant, elle écouta sans colère les vœux qu'il faisait pour qu'elle pût respirer un air plus frais sur la terrasse de la mer, au bout du jardin. Le lendemain, elle avoua que dans le lieu actuel de leurs rendez-vous ils couraient le risque d'être entendus de Marina, dont la chambre n'était pas éloignée. Bientôt elle trouva bon qu'il apportât quelques clés pour essayer s'il ne s'en trouverait pas une qui ouvrît cette grille. Enfin, la tentative ayant réussi, Clara consentit à le suivre sur la terrasse, où depuis cet instant ils allaient toujours ensemble attendre que l'aube du jour leur donnât le signal d'une douloureuse séparation.

Une nuit, Angelo comptait avec elle les heures qui les séparait encore du moment où l'hymen couronnerait leur innocent amour. Clara devait débuter dans huit jours, et, malgré sa timidité naturelle, aucune crainte ne l'agitait à cet égard. Ses grands succès à Rome dans les concerts du cardinal, et les progrès

qu'elle avait faits depuis sous la direction de tant de maîtres habiles, étaient, aux yeux des jeunes gens, une garantie suffisante de l'effet qu'elle devait produire à Naples; et déjà l'avenir le plus riant s'ouvrait devant eux. Pendant cet entretien si doux, Clara vit la première, à l'orient, le Vésuve se détacher sur un ciel moins sombre.

— Angelo, lui dit-elle, hélas! voici le jour.

— Déjà, ma Clara; faudra-t-il donc encore que je vous quitte ce matin sans avoir obtenu la seule faveur que j'aie osé jamais vous demander! Donnez-moi cette main qui va bientôt m'appartenir, donnez que je la presse contre mes lèvres.

— Mon bel ami, lui dit-elle, le plaisir que j'éprouve à la seule pensée de la livrer à vos caresses m'avertit que je ferais mal. Non, vous n'aurez jamais le droit de mépriser votre femme, et, croyez moi, je mourrais plutôt que d'avoir à

rougir devant mon mari. Ah ! mon cher Angelo, j'aurais été trop heureuse de vous entendre me parler de votre amour sous les yeux d'une mère ; mais puisque Dieu m'a privée de mes parens et vous a refusé une famille, je n'ai pas cru l'offenser en vous écoutant à la face du ciel. Quand votre douce voix m'émeut jusques au fond du cœur, mes regards se portent vers ce ciel si pur, je l'implore, et toujours sa vue me fortifie contre l'oubli de mes devoirs.

— Eh bien ! dit Angelo, que votre bouche renouvelle donc ici solennellement devant lui l'engagement muet que nous avons pris dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

— Puisse-t-il bientôt, répondit Clara, exaucer le vœu le plus cher à mon cœur ! et je vous jure devant lui de vous aimer toute ma vie.

— J'accepte votre serment, répondit Angelo, et je vous fais à mon tour celui

de vous aimer éternellement, et de n'avoir jamais d'autre épouse que vous.

— Désormais, mon Angelo, nos ennemis peuvent bien nous séparer, mais non jamais nous désunir.

— Non, ma Clara, maintenant nos nœuds sont sacrés ; la mort seule peut les rompre.... Mais écoutez, ajouta-t-il plus bas, le feuillage de ces arbrisseaux a frémi. — C'est le vent qui l'agite. — Non, quelqu'un s'avance de ce côté, son pied vient de briser un coquillage. — Fuyez, au nom du ciel. — A demain, dit tout bas Angelo, en sautant légèrement du haut de la terrasse.

Clara le suivit des yeux, et à la clarté du jour naissant elle le vit s'éloigner en courant, et disparaître derrière l'angle que formait la terrasse avec le mur du jardin. Au même instant la voix de Giaccomo retentit près d'elle avec éclat : — Alte-là, lui cria-t-il, que faites-vous ici ?

— Je prends le frais, répondit-elle en

frémissant. — Vous n'étiez pas seule à le prendre, signorina, vous parliez. — Je priais, seigneur Giaccomo, vous m'avez fait une peur !....

— Parbleu, je suis curieux de connaître un peu le saint que vous invoquiez. Enfans, dit-il aux domestiques, entrez dans ce pavillon, et amenez-moi mort ou vif le scélérat qui ose violer cet asile.

Les serviteurs s'empressèrent d'obéir, et revinrent après quelques momens, en assurant qu'ils avaient soigneusement tâté partout, et qu'ils s'étaient assurés que personne ne se trouvait dans le pavillon.

— Donne-moi tes pistolets, Genaro, dit le majordome, et toi, Gaetano, va réveiller toute la maison. Apportez des flambeaux.—Eh pourquoi ! reprit Clara, voici le jour, attendez encore quelques instans et vous ferez facilement votre recherche sans causer tant de scandale.

—J'aime beaucoup les scrupules de la signorina, s'écria Giaccomo avec un rire amer, et la crainte du scandale est

là tout-à-fait à sa place. Allons, des flambeaux, vous dis-je, et voyez si la Marina n'est pas là quelque part aux aguets.

Elle arrivait en ce moment et appelait Clara de toute sa force. — Vous l'avertissez trop tard, lui dit de loin Giaccomo, nous la tenons, et nous allons sûrement découvrir aussi son complice.

—Quoi! dit Marina, tout essoufflée, quel complice? Qu'y a-t-il?

— Fais donc l'étonnée, répondit le majordome furieux; tu ne sais rien, maudite vieille? Ce n'est pas toi qui as conduit toute cette intrigue, infâme conseillère? Mais du moins, que ne faisais-tu mieux la sentinelle? tu aurais évité l'hôpital ou plutôt la potence; car s'il y a du sang de répandu c'est sur toi qu'il retombera. Voilà des flambeaux, allons, enfans, fouillez partout avec soin, armez les pistolets, et si vous voyez quelqu'un, tuez-le sans miséricorde.

Quand il fut bien reconnu que les recherches étaient vaines, Giaccomo, un

peu confus, fit rentrer Clara dans son appartement. — Que ceci vous serve de leçon, lui dit-il, et vous apprenne que vous êtes soigneusement observée. Genaro m'a donné l'avis qu'il avait trouvé hier matin la grille de votre terrasse ouverte, et qu'on voyait des pas empreints sur le sable de l'allée qui mène de là au pavillon du bord de la mer. Vous voyez que rien ne m'échappe et que je suis bien servi. Soyez assurée, signora, qu'aucune de vos démarches ne peut m'être cachée.

Giaccomo laissa Clara fort étourdie de cette scène, et sortit furieux ; mais vers le soir, quand il reparut, il avait repris une figure riante, et rien dans son air ou dans son maintien ne rappelait ce qui s'était passé le matin. Il engagea Clara, du ton le plus simple, à venir faire un tour de promenade avec sa nourrice dans la calèche. Elle accepta sans difficulté, pour lui payer le prix de sa bonne humeur.

Contre l'ordinaire, la voiture était attelée de quatre chevaux. Le cocher, sans attendre d'ordres, prit le chemin de la ville, la traversa tout entière en descendant la rue de Chiaja et longeant la promenade de *villa-reale ;* le carrosse sortit ensuite par la grotte de Pausilippe, puis, tournant brusquement à gauche, et côtoyant le revers de la montagne, il gagna le bord de la mer, et s'arrêta devant une petite maison isolée. Giaccomo descendit le premier et offrit la main à Clara. Dès qu'elle fut à terre, il ferma vivement la portière, et la voiture repartit comme un trait, emportant au loin Marina. Clara fit un cri, mais le majordome l'entraîna dans la maison, repoussa la porte derrière lui, et la pauvre petite se trouva en présence de son protecteur, qui s'empressa de la soutenir et de la faire asseoir à côté de lui, sur un long sopha.

— D'où vient cette frayeur, ma fille ? lui dit-il. — Monseigneur, pourquoi

Marina n'est-elle pas avec moi? répondit-elle, toute tremblante. — Cette Marina, ma belle enfant, vous donne de très-mauvais conseils, et j'avais bien prévu qu'elle vous perdrait. — On a trompé Votre Éminence : Marina ne m'a jamais rien conseillé que d'honnête. — Eh dites-moi, jolie friponne; le rendez-vous de cette nuit est-il aussi dans les règles de cette honnêteté qu'elle vous prêche? Mais, répondit Clara troublée, et retirant une main que le prélat serrait entre les siennes; mais, Monseigneur...... Giaccomo, qui vous a fait ce rapport, a dû vous dire qu'il m'a trouvée seule.

— Il me l'a dit en effet, répondit le prélat, en ressaisissant la petite main, mais il a rapporté en même temps qu'au-dessous de l'endroit où vous étiez le sable de la mer avait reçu l'impression profonde des pieds d'un homme qui a sauté du haut de la terrasse, pour éviter la poursuite de mes gens. Giaccomo m'a conté de plus qu'il avait trouvé près du

petit pavillon une échelle qu'on n'a pas eu le temps d'emporter, et qu'en suivant la trace des pas du sauteur, le long du mur, on a vu qu'il a regagné de ce point la grande route... Mais pourquoi baisser la tête et rougir aussi fort? Je ne vous parle pas d'un ton bien irrité, petite méchante! Allons remettez-vous, je veux connaître tous les détails de cette affaire; voyons, *carina*, que l'on soit bien franche avec son bon ami. — Votre bonté me touche, Monseigneur, répondit Clara, de plus en plus agitée; mais le moyen de parler de ces choses avec une personne aussi respectable. — Je vous le répête, ma belle petite, dit le prélat en se rapprochant, je ne suis ici que votre ami, qu'un conseiller indulgent qui doit pénétrer les mystères de ce petit cœur, pour mieux en diriger les mouvemens : voyons; plus tard vous aurez à me confier quelle est la personne; mais aujourd'hui répondez seulement aux questions que je vais vous faire..... Quand vous

êtes ensemble, il vous dit qu'il vous aime? — Oui, Monseigneur. — Il vous regarde bien tendrement? — Mais..... Monseigneur..... — Allons, enfant, levez donc vos grands yeux; il vous regarde comme cela?... — Non, certainement, dit Clara, effrayée des regards du prélat. — Il vous serre amoureusement la main?... — Du tout, répondit-elle, en retirant vivement la sienne. — Et de son bras, le fripon, j'en suis sûr, pressant votre jolie taille... — Non, jamais, s'écria-t-elle en se levant, jamais, je vous le jure; et s'il avait osé prendre une aussi coupable liberté, de ses jours il ne m'eût revue, et je l'aurais regardé comme mon plus cruel ennemi; la haine et le dégoût auraient pris dans mon cœur la place de l'amour. Ah! Monseigneur, ajouta-t-elle avec véhémence, en se jetant à ses pieds, Monseigneur, au nom du ciel, ordonnez que Marina vienne dans cette chambre, ou souffrez que j'aille la rejoindre.

— Relevez-vous, dit le prélat, étonné de ce mouvement ; quelle folie, mon enfant! Venez, replacez-vous sans crainte à côté de moi. — Non, non, répondit-elle, en versant un torrent de larmes, je ne quitterai pas vos pieds que je n'aie obtenu cette faveur. — Mais calmez-vous donc, quel enfantillage est-ce là? que voulez-vous qu'elle pense en vous voyant dans cet état; et quel si grand mal vous ai-je fait en serrant légèrement votre taille? — Ah! s'écria-t-elle, je suffoque! appelez, appelez du secours, ou je vais mourir.

— Voilà bien la plus singulière aventure, dit le prélat tout-à-fait troublé... Que veut-elle dire? Mais elle se trouve mal en effet... Clara, lui criait-il, en lui frappant dans la main.

Elle était assise sur le plancher, la tête courbée sur la poitrine, et sa pâleur mortelle était effrayante. Le prélat appela Giaccomo, qui entra sur le-champ.

— Voyez, lui dit-il; je ne sais ce

qu'elle a. — Je le sais bien, moi, s'écria Marina en se précipitant dans la chambre : j'ai entendu ses cris, et toute la force de vos valets n'a pas suffi pour me retenir. Otez-vous, sortez tous les deux, laissez-nous seules, ou vous allez la voir expirer à l'instant.

La pauvre nourrice avait pris un air d'autorité qui imposa d'abord à ces deux hommes. Elle aimait Clara comme sa fille, et l'amour maternel a des accens si énergiques, il prête à la faiblesse des armes si puissantes ! comme l'oiseau le plus timide, quand il défend sa couvée, brave l'ennemi qu'il redoute le plus d'ordinaire, et les plumes hérissées, le bec menaçant, l'attaque de front et le met en fuite, de même Marina, toujours si calme et si soumise, effrayait en ce moment, de sa colère, ceux que jamais encore elle n'avait abordés sans trembler. Elle prit Clara dans ses bras ; le prélat s'avança pour l'aider à la replacer sur le sopha :

n'approchez pas, lui cria-t-elle, c'est vous qui l'avez tuée.

— Non, dit Clara d'une voix faible, je ne me plains pas de monseigneur ; j'ai sans doute eu tort, mais je n'ai pas été maîtresse d'un mouvement de frayeur.

— Vous l'entendez, maudite Bohémienne, dit Giaccomo, comment avez-vous l'audace de manquer ainsi de respect à Son Éminence ?

— Paix ! dit le maître d'un ton irrité, cette femme est en effet très-coupable, mais je lui pardonne en faveur de son attachement pour Clara. Conduisez cette jeune fille dans la nouvelle maison que j'ai choisie pour elle et qui n'a point de terrasse où l'on puisse recevoir des visites nocturnes. Là, du moins, sa conduite sera plus facilement surveillée. Puisqu'elle tient si peu de compte de la douceur et de l'indulgence, nous verrons si la rigueur nous réussira mieux.

Le prélat disparut à ces mots et tout

le monde garda le silence. Clara, remise de son émotion, remonta en voiture avec sa nourrice. Giaccomo s'y plaça près d'elle, et ils allèrent descendre à Naples, dans l'appartement de la rue *Monte di Dio;* le même où elle se fit reconduire depuis par le capitaine Philippe de Ternay en sortant de chez Suzanna, et dans lequel il écoutait alors un abrégé très-succinct de ce récit.

CHAPITRE IV.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu prudence.

LA FONTAINE.

CLARA fut gardée pendant quelques jours, dans sa nouvelle demeure, avec tant de sévérité qu'elle ne put trouver aucun moyen de communiquer avec Angelo. Sa prison devenait de jour en jour plus rigoureuse. Les maîtres de musique et de déclamation avaient cessé de lui donner des leçons, et il ne lui était pas même permis d'aller à l'église. Elle comprit alors que tout était légitime pour s'affranchir d'une semblable tyrannie, et qu'elle ne devait pas se faire un scrupule de la dissimulation. Elle affecta donc un peu de gaîté et reprit ses études ordinaires; elle chantait et jouait des instru-

mens comme auparavant. Giaccomo ne lui parlait plus, mais elle s'aperçut qu'il remarquait ce changement avec plaisir.

— Eh bien ! lui dit-elle avec indifférence, mes maîtres sont donc bien tranquilles sur mes progrès, puisqu'ils mettent tant d'intervalle dans leurs leçons.

— Vos maîtres, répondit Giaccomo sans la regarder. Eh ! pourquoi faire ?

— Pour repasser mes rôles de début.

— Vous pensez donc toujours à cela, continua-t-il de même. — Eh ! pourquoi pas, répliqua-t-elle d'un air distrait ? — C'est que les femmes sont si changeantes. ! — Oh ! non pas moi, du moins, seigneur Giaccomo.

— Ainsi, vous tenez beaucoup à l'exécution de ce projet ?

— Beaucoup, un peu, qu'importe ? puisque nous avons commencé, autant vaut-il finir.

— J'en suis fâché pour vous, ma belle enfant, mais votre protecteur est résolu à s'en tenir à votre première idée, et il

m'a chargé de vous dire que vous entrerez dans un couvent sous deux jours.

— Eh bien ! tant mieux, dit Clara d'un ton naturel, rendez-lui grâce de ma part de cette bonté. Aussi bien, c'est le meilleur parti, car les dispositions où je me sentais à son égard.... oui, le théâtre m'aurait perdue.

— Perdue ! dit Giaccomo en levant les épaules et en continuant à se promener par la chambre les mains derrière le dos. Perdue ! en effet une pauvre petite femme est bien malheureuse avec une bonne maison, une belle voiture, des livrées, des rentes bien assurées..... Perdue ! que les jeunes filles sont folles ! Et puis après on se repent, on donnerait la moitié de sa vie pour retrouver de pareilles occasions. Mais, comme on dit, l'occasion est chauve par derrière, il faut la saisir aux cheveux quand elle vient à nous ; autrement elle nous échappe pour toujours.

— Ah ! seigneur Giaccomo, que tout ce que vous me dites là est spirituel et

neuf ! et qu'un pareil langage a d'empire sur le cœur ! vous êtes la raison même, mais mettez-vous à la place d'une jeune personne sans expérience.......

— Oui, d'une innocente qui donne des rendez-vous la nuit! —Croyez-moi, Giaccomo, ces rendez-vous étaient en effet très-innocens.

— Eh bien ! dit le majordome en s'arrêtant devant elle, que vous demande-t-on qui le soit moins ?

— Que sais-je ? en vérité je l'ignore.

— Eh bien! belle ignorante, d'où viennent donc ces cris et ces larmes quand on veut vous en parler, causer raison avec vous et faire votre sort ?

— Tenez, seigneur Giaccomo, je pense maintenant que tout cela n'a tenu qu'à la manière dont on s'y est pris avec moi. Je ne suis pas si méchante qu'on le croit. Au surplus, à la grâce de Dieu, le parti que prendra mon digne protecteur me semblera toujours le meilleur.

A ces mots, Clara se retira dans sa

chambre, et le majordome transporté de joie courut faire son rapport. Elle recueillit immédiatement le fruit de sa ruse; dès cet instant on lui donna plus de liberté, et elle se hâta d'en profiter pour aller à la messe. Cependant elle n'osa pas encore cette fois se rendre à une église éloignée; ses regards cherchèrent vainement Angelo dans celle d'un couvent voisin.

A son retour elle vit réunis dans le salon les maîtres qu'elle avait demandés, et reprit avec eux le cours de ses leçons. Ils la jugèrent en état de débuter au bout de quelques jours. L'opéra qu'ils avaient choisi était parfaitement su des autres acteurs, et l'on trouva qu'une seule répétition suffirait; il fut encore convenu qu'elle ne serait annoncée que la veille. Toutes ces précautions paraissaient convenables aux desseins de Giaccomo, qui ne voulait que la compromettre et qui craignait qu'elle ne fût trop remarquée. Par son ordre on vint prendre mesure d'habits à Clara et lui offrir le choix

d'étoffes magnifiques; on essaya sur sa tête les coiffures les plus élégantes, et des joailliers lui présentèrent des parures de pierres précieuses. Elle indiqua ce qu'elle préférait, et reçut l'assurance que tout serait prêt dans trois jours.

— Vous prenez le bon parti, lui dit Giaccomo le même soir avant de la quitter. Vous allez jouir d'une honnête liberté, et tous vos goûts seront satisfaits, aussitôt que devinés; mais je me flatte que nous nous entendons bien, et que tous ces sacrifices doivent recevoir leur prix. — Je ne vous entends pas, seigneur Giaccomo.

— Je vais donc être clair, signorina; on attend de vous un rendez-vous innocent, comme celui de la terrasse de la mer; et le lieu qu'on a choisi, c'est la petite maison de l'autre côté de la montagne de Pausilippe.

— Je vous entends maintenant, dit la jeune fille en rougissant, mais j'exige

qu'il ne soit question de rien jusqu'après le jour de mon début.

— A la bonne heure, mais songez que dès le lendemain on exigera l'exécution de cette clause du traité. — Seigneur Giaccomo, c'est être bien pressant.

— Signorina, vous n'avez pas opposé toutes ces difficultés à l'ami secret de la terrasse, et encore une fois on ne vous demande rien de plus que lui.

— Je n'en promets pas davantage. — C'est tout ce qu'il nous faut. — Je m'y engage donc. — Il suffit, mon enfant, et vous serez heureuse comme une reine.

Le lendemain, Clara pria sa nourrice de l'accompagner à l'église du Saint-Esprit, qu'elle choisit à cause de son éloignement. Pour y arriver il fallait traverser toute la ville, passer dans la place du palais où la foule des oisifs est toujours assemblée, et suivre dans toute sa longueur la rue de Tolède la plus fréquentée de Naples; elle espérait ainsi apercevoir

Angelo, et sous prétexte de jouir de la vue du monde et des boutiques, elle donna l'ordre de découvrir la calèche et voulut qu'on allât fort doucement.

Son attente ne fut pas trompée; Angelo, averti par les maîtres de Clara, et de son nouveau séjour et de la liberté qui lui était rendue, guettait depuis la veille l'occasion de lui remettre un billet, et d'arranger avec elle les moyens de renouer leur correspondance. Il la suivit jusqu'à l'église, et s'y glissa dès qu'il vit la voiture s'arrêter à la porte. Le jeune homme alla prendre place contre une colonne, et Clara, qui le suivait des yeux, s'agenouilla tout près de lui. Elle put recevoir son billet et lui en donner un qu'elle avait préparé. L'échange était à peine terminé, qu'en jetant les yeux autour d'elle pour s'assurer que l'on n'avait pas remarqué son action, elle aperçut, à peu de distance, Giaccomo qui l'observait. Un signe rapide avertit Angelo de se retirer; il sortit en cachant sa figure.

Clara restait immobile, mais Marina, que ce mouvement venait de distraire, tourna la tête, et suivit de l'œil un instant Angelo qui fuyait.

Giaccomo, qui n'avait pas vu l'échange des lettres, trompé par le geste de Marina, s'imagina que son regard avait averti l'inconnu, et qu'elle favorisait cette intrigue; aussi toute sa colère retomba-t-elle sur la pauvre nourrice. Il avait depuis long-temps formé le projet de l'éloigner, et cette occasion lui parut trop favorable pour la laisser échapper. Il exigea formellement le sacrifice de Marina, comme garantie de la bonne volonté de Clara en faveur du traité convenu. Elle opposa bien des raisons de convenance, elle se plaignit amèrement de la violence qu'on lui faisait, mais Giaccomo insistait avec tant de force et d'obstination, qu'elle crut devoir céder de peur de tout compromettre. Aussi bien la surveillance et la sévérité de Marina lui devenaient incommodes à elle-même,

pour l'exécution de son plan. Elle souffrait impatiemment les reproches que la pieuse femme lui adressait sans cesse sur le parti qu'elle avait pris de suivre la carrière théâtrale. L'exaltation du zèle et l'entêtement de Marina sur cet article étaient tels, qu'il ne fallait pas penser à la gagner; la béate ne voyait que le couvent, et ne voulait entendre que cela.

Cependant, comme Clara ne pouvait pas rester sans la protection d'une femme, Giaccomo s'offrit à la remettre aux mains d'une parente respectable qu'il avait à Naples. Elle lui servirait, disait-il, de mère pendant ses débuts; elle veillerait sur sa chère pupille, et la garantirait de mille dangers, que sa grande expérience saurait prévoir et écarter. En attendant, il lui promettait que Marina ne serait pas renvoyée à Rome, qu'elle resterait dans l'appartement de la rue *Monte di Dio*, il s'engageait à l'y entretenir avec décence; et après ses débuts et l'ac-

complissement des conditions acceptées, Clara pourrait y venir rejoindre sa nourrice. Ce fut ainsi que Giaccomo parvint à livrer l'innocente fille à Mamma Suzanna, qu'il honora du titre de sa parente. Il l'installa le même jour chez l'infâme créature, et fit transporter sur-le-champ dans sa maison l'équipage et une partie des meubles; les deux laquais et la petite Palermitaine Rosalia, qu'on avait fait venir de Portici, allèrent également s'y installer.

La promesse d'une forte récompense avait attaché Suzanna aux intérêts de Giaccomo, et il eut à se louer de son zèle; mais les effets répondirent mal à l'attente du majordome. La grossièreté des moyens de séduction de cette femme avilie ne pouvait que révolter l'âme délicate et noble de Clara. D'un autre côté, l'usage trop fréquent du crédit illimité ouvert au café de la Méridienne causait à Suzanna, vers le soir, un accablement habituel qui mettait sa surveil-

lance en défaut. En vain, pour combattre cette affection soporeuse, elle doublait alors la dose des spiritueux : à son grand étonnement, le sommeil, à chaque coup, appesantissait plus lourdement ses paupières, et elle tombait endormie, tenant un verre de marasquin dans une main et un biscuit dans l'autre.

Alors Clara, qui n'avait plus l'occasion de voir Angelo à l'église, entr'ouvrait doucement la fenêtre et l'apercevait du moins sous son balcon. Elle lui descendait un billet au bout d'un fil, auquel il attachait sa réponse. Dans la lettre qu'il lui avait remise à l'église du Saint-Esprit, il lui donnait avis que, d'après les récits favorables des maîtres qui l'avaient instruite, le directeur du grand théâtre était disposé à lui offrir un engagement avantageux. Angelo la conjurait de le signer le jour même de son début aux *Fiorentini*.

Clara s'était déterminée à prendre ce parti, en apprenant l'indigne abus que

Giaccomo avait fait de sa confiance. Elle avait jugé Suzanna dès le premier moment, et les lettres d'Angelo lui apprirent positivement qu'elle était dans une maison infâme. Le jeune homme passait les jours et les nuits à veiller sous ses fenêtres, tout prêt à réclamer les secours de la garde, aux premiers cris qu'elle aurait poussés.

Clara rédigea un mémoire pour le roi qu'Angelo devait porter au palais, si le danger devenait imminent ; mais la prudence leur commandait de ne pas commencer les hostilités. Il valait mieux patienter jusqu'à l'époque prochaine où, devenue maîtresse d'elle-même par un engagement contracté avec le directeur de l'Opéra, les liens honteux dans lesquels son tyran la retenait encore, tomberaient sans difficultés. Ce jour tant desiré était enfin venu : le début de Clara, très-applaudi d'un public peu nombreux, à un théâtre secondaire, n'avait produit que l'effet calculé par Giaccomo.

Du reste, aidé par Suzanna, il avait écarté tous ceux qui cherchaient à s'approcher d'elle pendant la représentation, et le directeur de Saint-Charles, charmé de ses talens qu'il était venu juger, n'avait pas pu trouver le moment de lui faire les propositions convenues avec Angelo. Enfin la pauvre victime, reconduite dans sa prison par les deux complices, attendait le lendemain en frissonnant la visite de Giaccomo. Bien décidée à ne pas souffrir qu'il l'entraînât dans cette odieuse maison, au pied du mont Pausilippe, elle se disposait à implorer de son balcon le secours du peuple, à grands cris, dans l'espoir qu'Angelo, qui veillait sur elle, la seconderait de tous ses efforts.

Les choses en étaient là quand l'arrivée du capitaine don Philippe de Ternay, chez son amie Suzanna, provoqua la scène qui ouvre ce récit; scène ensuite de laquelle Clara, reconnaissante des soins qu'il lui avait galamment prodigués, faisait à son libérateur le récit

de ces événemens. On conçoit qu'elle ne prononça pas le nom d'Angelo, et qu'elle parla du maître de Giaccomo en termes fort respectueux; mais elle ne dissimula pas son horreur pour les deux vils agens de corruption, conjurés pour la perdre. Elle termina, en suppliant le capitaine de favoriser le plan d'indépendance qu'elle avait conçu, en l'aidant à contracter, le jour même, un engagement avec le directeur de Saint-Charles.

Philippe la quitta en lui promettant d'exécuter ses ordres; mais en effet pour réfléchir aux moyens de la détourner de cette idée. La passion qu'il avait conçue pour elle venait de prendre un nouveau degré de violence, en écoutant de sa bouche naïve la relation de cet affreux complot. Au milieu de tous les sentimens qui se combattaient dans son sein, il en démêlait un qui les dominait tous; Clara, l'idole de son cœur, devait faire le destin de sa vie. En vain il se révoltait à l'idée de donner, pour la première fois,

des soins à l'objet de ses désirs; en vain il souffrait de l'humiliation d'être réduit à s'efforcer de plaire; l'amour parlait plus haut que l'orgueil : cette passion triomphait de la jalousie qui le glaçait de crainte, en lui mettant sous les yeux les quinze ans et la fraîcheur printannière d'une enfant, comparés à son âge déjà mûr, et aux rides qui lui sillonnaient le front. D'un autre côté, il considérait que Clara repoussait avec horreur l'offre des richesses de son protecteur : toutes les siennes suffiraient-elles pour l'acheter? Que faire donc pour l'obtenir? car enfin il s'avouait qu'il ne pouvait pas vivre sans elle... L'épouser!... cette idée ne fit d'abord que traverser sa tête; mais plus il voyait d'obstacles à la possession de l'objet désiré, plus l'importune pensée revenait avec force, plus elle prenait de consistance. Au fait, il n'avait point de rival préféré, personne ne pouvait se vanter d'avoir

obtenu d'elle seulement un regard ! De semblables mariages n'étaient point sans exemple. La conduite de Clara pure, irréprochable, une réputation sans tache ne pouvaient-elles pas tout justifier ? enfin il reconnut que sa passion n'en était plus à consulter les convenances, elle bouleversait son âme, elle l'avait changé tout entier.

Philippe, habituellement négligé dans sa mise, rougit alors du désordre de sa toilette; il rentra chez lui se para de son mieux ; il soigna sa coiffure, se vêtit de ses plus riches habits, et s'inonda d'essences. Content de ces apprêts, il traversa la place du palais, et passa devant le café de la Méridienne, sans souvenirs des fumeurs ses amis ni des buveurs ses émules, sans même jeter un regard de ce côté; il se hâta d'aller se présenter chez Clara. Marina vint le recevoir et le pria d'excuser sa maîtresse ; les émotions de la journée lui faisaient un besoin du

repos, et d'ailleurs, ajouta-t-elle, la siguorina n'était pas dans l'habitude de recevoir des visites aussi tard.

Le capitaine fut tout surpris en se trouvant la force de maîtriser son emportement. Peu de jours auparavant, il aurait renversé Marina, brisé la porte et battu les valets; aujourd'hui, soumis et respectueux, il se retirait au premier mot d'une vieille femme, et obéisssait à l'ordre d'un enfant. Le jour suivant il attendit, non sans impatience, que l'heure fût convenable pour faire une visite à Clara; elle le reçut avec joie, de l'air le plus libre, et lui demanda s'il avait vu le directeur de l'Opéra. Philippe lui répondait en demandant à conférer encore avec elle à ce sujet avant d'agir, quand Giaccomo entra dans la chambre. Sans saluer personne, il dit à Clara d'un air de hauteur qu'elle eût à se préparer à partir pour Rome où il devait la reconduire le jour même.

Le capitaine avait toujours en dedans

quelque chose qui grondait, et charmé d'avoir sur qui jeter sa colère : — Apprenez, drôle que vous êtes, dit-il au majordome, qu'on ne traverse pas ainsi la conversation des honnêtes gens, et qu'un valet attend d'ordinaire qu'on le fasse appeler.

— Seigneur capitaine, répondit Giaccomo en se grandissant, je vous ai dejà dit que je suis le tuteur de cette jeune fille, et.....

— Vous en avez menti, seigneur majordome, vous n'avez aucun droit sur elle. En eussiez-vous de réels, je m'engagerais à vous en faire dépouiller honteusement par les magistrats, en prouvant l'abominable abus que vous avez fait d'un titre sacré. Vous réclamez l'autorité d'un père sur cette enfant, est-ce pour la remettre aux mains de l'infâme Suzanna, pour la traîner de nouveau dans ce lieu de prostitution, d'où je l'ai tirée aux yeux du peuple assemblé par ses cris?

— Jésus! dit Marina en se signant. —

Sainte Vierge ! protégez-nous , s'écria Clara.

— Seigneur capitaine, vous parlez de droits , reprit Giaccomo , vous n'avez pas celui de vous mêler d'affaires de famille. — Eh bien ! je le prends donc , et c'est du consentement de la signorina. — C'est à ma prière, dit Clara.

— Vous l'entendez , continua le capitaine d'une voix de tonnerre ; retirez-vous tout à l'heure , misérable agent d'intrigues , ou je vous conduis moi-même chez le juge , et là, nous saurons au nom de qui vous avez entrepris l'œuvre de corruption que vous alliez consommer sans moi. Si vous aimez le scandale, nous ne vous l'épargnerons pas , maître Giaccomo.

—Seigneur capitaine , répondit-il d'un ton moins fier , je n'aime point le scandale , et c'est vous seul qui en faites ici.— Comment , faquin , vous traitez de scandale la chaleur que je mets à défendre l'innocence.

— Il est bien question ici d'innocence, reprit le majordome en regardant Clara de travers ; je crois qu'après le rendez-vous de la terrasse.....

— Il ment, s'écria Clara, il ment seigneur ne le croyez pas rien n'est plus faux.

— Tu mens imprudent faussaire, dit le capitaine, en le saisissant à la gorge. Ah! tu calomnies, misérable. Je jure par cette épée que je te couperai la langue qui vient de proférer ce blasphème.

Giaccomo n'avait plus la force de crier; l'énorme main de Philippe le serrait si violemment qu'il était sur le point d'expirer, quand la porte s'ouvrit, et le père Policarpo s'offrant tout-à-coup aux yeux de Clara, elle jeta un cri d'étonnement qui attira l'attention du capitaine et sauva Giaccomo d'une mort imminente.

— Que se passe-t-il donc ici, demanda le vieillard du ton le plus sévère? — O mon père, que vous venez à propos! s'écria Marina en s'avançant vers le reli-

gieux, et lui baisant respectueusement la main. Clara était restée pétrifiée.

— Qui vous amène ici, bon père? demanda le capitaine avec hauteur. — Que vous importe, répondit Policarpo du ton le plus imposant ! Clara, continua-t-il, ne me direz-vous pas ce que signifie tout ceci ?

— Mon père, dit Clara en le saluant profondément, soyez le bien venu. Le seigneur capitaine que vous voyez s'est déclaré mon défenseur, et j'ai mis ma confiance en lui.

— Il ne faut la mettre qu'en Dieu, ma fille ; mais si cet honnête seigneur vous a garantie contre les violences de Giaccomo, je lui rends grâces d'un si grand service, et le ciel le bénira pour cette bonne œuvre.

— Ce n'est pas assez, reprit le capitaine, en retrouvant toute sa colère un moment suspendue, il faut maintenant la défendre contre les calomnies de ce misérable.

— Laissons cela, dit vivement Clara, je lui pardonne. — Non, non, cria Philippe en s'échauffant encore plus, non, je veux savoir ce que signifie cette terrasse. Explique-toi, maraud, tu parlais d'un rendez-vous.

— J'étouffe..... j'étouffe, murmura Giaccomo respirant à peine, laissez-moi vous êtes un assassin.

— Injurie-moi tant que tu voudras, mais réponds si tu veux vivre, car je ne t'abandonne pas que tu ne m'aies expliqué ce que tu prétends dire avec ce rendez-vous de la terrasse.

Le père Policarpo et Marina regardaient tour à tour avec anxiété le majordome et Clara, qui, pâle comme la mort, s'efforçait de détourner l'entretien ; le capitaine, sans tenir compte de ses interruptions, pressa tellement Giaccomo de parler qu'il dit enfin : Eh ! parbleu, demandez plutôt cette explication à la signorina ; elle sait mieux que moi quel

est l'homme avec lequel je l'ai surprise l'autre nuit sur la terrasse de la mer.

La pauvre enfant, la figure alors tout en feu, balbutia quelques mots de réponse, et se cachant tout à coup le visage dans ses mains, fondit en pleurs sans pouvoir se défendre.

— Surprise avec un homme...... la nuit..! répéta le capitaine, les yeux étincelans et tremblant de rage.

Je suis innocente, disait la jeune fille en sanglotant. — Plaise à Dieu! cria Philippe d'un air menacant. — Clara, dit Policarpo avec calme, levez les yeux sur moi.

Elle le regarda sans hésiter, d'un air affligé, mais plein de candeur, il semblait qu'elle lui reprochât d'avoir un seul instant douté de sa vertu.

— Clara est pure comme les anges du ciel, dit le religieux d'une voix assurée, et si le fait que cet homme rapporte n'est pas dénué de vérité, du moins je ré-

ponds qu'il peut recevoir une explication satisfaisante.

—N'en doutez pas mon père, ajouta vivement Clara, je n'ai pas l'ombre d'un reproche à me faire. J'ai dû chercher l'appui d'un protecteur contre les ennemis dont j'étais entourée, mais je l'ai dit, je le répète encore, j'aimerais mieux mourir cent fois que de manquer à mon devoir. J'ai toujours eu devant les yeux les principes d'honneur et de religion dont vous avez mis la semence dans mon cœur, et personne ne sait mieux que le seigneur Giaccomo qui m'accuse, qu'ils n'ont pas cessé un seul instant d'être la règle de ma conduite.

C'est assez, ma fille, je vous crois, reprit Policarpo. Quant à vous, seigneur Giaccomo, votre rôle est fini, retirez-vous sans bruit, c'est le parti le plus sage que vous puissiez prendre pour vous, et surtout pour d'autres qu'il est superflu de nommer.

—Ces autres, mon révérend père, vous apprendront le respect que vous leur devez ; cet appartement dont vous prétendez que je sorte, c'est le mien ; je suis ici chez moi, et ma pupille doit rester sous ma garde.

— Si vous êtes ici chez vous, répondit Policarpo, c'est à nous d'en sortir en effet, mais celle que vous osez appeler votre pupille va me suivre sans que vous puissiez opposer la moindre résistance à sa volonté. Elle est maintenant affranchie de votre autorité usurpée ; je suis porteur de tous les titres de famille qui la concernent, et ses parens viennent de me faire parvenir d'Espagne une décision authentique qui nomme son véritable tuteur. Je reçois en même temps une somme suffisante pour payer sa dot dans un couvent. Enfin, j'ajouterai que la protection de Sa Sainteté me garantit l'exécution de ces dispositions qu'elle connaît et qu'elle daigne approuver. Je conduis Clara de ce pas chez son Excel-

lence l'ambassadeur d'Espagne, c'est là, s'il vous plaît, que vous viendrez la réclamer.

— Mon père, dit Clara d'un ton suppliant, au nom du ciel ne hâtons rien ; souffrez que je vous entretienne sans témoins avant de prendre ce parti.

— Vous me surprenez beaucoup, ma fille ; quelle objection raisonnable pouvez-vous faire à celui que je vous propose ?

— Je crains de n'être plus digne de la sainte vie du couvent mon père ; vous n'ignorez pas la profession mondaine, que la fatalité m'a forcée d'embrasser.......

— J'ignore tout. Marina ne m'a fait part que des efforts employés pour vous perdre et de votre enlèvement de cette maison. C'est cette nouvelle effrayante qui a précipité mon départ de Rome, que m'est-il réservé d'apprendre encore?

— Je n'avais plus qu'un moyen d'obtenir l'indépendance, et j'ai cru devoir le

tenter ; hier j'ai débuté au théâtre *dei Fiorentini*.

— Malheureuse précipitation ! s'écria douloureusement le religieux. Qu'avez-vous fait ? j'avais intéressé à votre sort l'abbesse de Sainte-Claire ; et sur les preuves que j'ai fait mettre sous ses yeux de la noblesse de votre origine et de la pureté de votre conduite, elle avait consenti à vous admettre au nombre de ses saintes récluses.

— Quoi ! mon père, dit le capitaine, la naissance de Clara est noble ? — Oui sans doute, répondit Policarpo d'un air d'orgueil qui contrastait comiquement avec l'humilité de son froc ; oui, depuis que le sang royal de l'Aragon est épuisé, les Espagnes ne nourrissent pas d'enfans dont la noblesse soit plus antique ni plus pure que celle de notre famille.

Philippe tressaillit en recevant cette assurance; mon père, dit-il à Policarpo, vous êtes son parent; sa famille est noble et vous répondez de sa vertu !

— Je ne réponds plus de rien, répondit-il, après la faute énorme dont elle s'accuse elle-même.

— Vous n'avez donc pas d'autre reproche à lui adresser? — Aucun, grâce au ciel, mais cette tache est ineffaçable.

— Mon père, répliqua le capitaine en s'animant, les mœurs d'Italie n'ont pas sous ce rapport la sévérité de celles de la France mon pays, et de l'Espagne où vous êtes né; il se rencontre ici plus d'un exemple de mariages contractés entre les seigneurs les plus considérables et des femmes de théâtre, quand leur vertu s'est conservée pure dans cette carrière difficile. Ne découragez pas la belle Clara; si les vœux du capitaine Philippe de Ternay ne lui paraissent pas à dédaigner, je les mets à ses pieds; et je tiendrai à honneur de lui donner mon nom, pourvu qu'elle renonce à la profession dont-elle n'a fait qu'un seul essai qui sera bientôt oublié.

— Seigneur capitaine, dit le religieux,

voilà une résolution bien soudaine, et que je n'étais point préparé à recevoir. Ne vous offensez pas, je vous prie, si je répugne à prêter mon ministère à l'arrangement d'un mariage, tant qu'il me restera l'espérance de vouer cette enfant au service des autels. Souffrez que je passe la journée seul avec elle, avant de prendre une décision sur cet objet; il est du plus grand intérêt pour Clara, et c'est peu d'un jour pour y bien réfléchir. Je m'engage à vous donner demain une réponse définitive.

— Fort bien, répondit le capitaine; je me retire avec l'espoir que vous sentirez le prix d'une semblable proposition, de la part d'un homme de ma naissance et de mon rang. Quoi qu'il arrive, je vous déclare que je ne souffrirai pas que l'on contraigne la volonté de la signorina que j'ai prise sous ma protection. Je l'ai délivrée des infâmes tentatives de Giaccomo contre son honneur; je saurai la défendre des entreprises contre sa liberté, quelle

que soit la puissance de ceux qui prétendraient l'emprisonner dans un cloître, malgré sa volonté.

Philippe de Ternay, après cette harangue, salua le moins gauchement qu'il lui fut possible, et sortit, en entraînant le majordome qui grommelait des menaces entre ses dents.

CHAPITRE V.

Victoire infortunée, inhumaine vertu !
Non tu ne connais pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie
Dont j'espérais, hélas ! tant de félicité,
Dans toute son ardeur n'avait pas éclaté.

VOLTAIRE.

Dès qu'il fut seul avec Clara, Policarpo voulut connaître toute la vérité sur le rendez-vous de la terrasse. Il s'attendait bien à voir figurer Angelo dans cette aventure; mais les ravages que la passion avait faits dans le cœur de la pauvre Clara furent pour le vieillard le sujet d'un douloureux étonnement. Son austérité ne lui permettait pas de compâtir aux peines de cet amour; le jeune homme ayant embrassé la profession de comédien, le religieux espagnol, qui abhorrait le théâtre, craignait que la pauvreté de Clara ne l'engageât à suivre également

cette carrière, surtout après l'essai favorable qu'elle venait d'en faire. Policarpo se sentait mourir à cette seule pensée. Il ne voyait dans cette alliance qu'une source d'infortunes et un gouffre où devaient aller s'engloutir la vertu, l'honneur de Clara, et jusqu'à la félicité d'une autre vie.

Cependant, honnête homme et pieux, il regardait comme un sacrilége de consacrer à Dieu ce cœur infecté d'une passion profane; et ses scrupules, au sujet de la vie religieuse des femmes, reprirent alors toute leur force. Le mariage lui parut donc la seule voie de salut pour sa protégée; et dans cette disposition d'esprit, il n'était pas éloigné de goûter la proposition du capitaine.

L'ambassadeur d'Espagne à Rome estimait beaucoup le père Policarpo qui dirigeait sa conscience; il lui avait donné des lettres fort pressantes pour l'ambassadeur espagnol à Naples, son allié. Ce seigneur reçut le religieux à bras ou-

verts, comme compatriote et comme ami de son parent, et il facilita au père les moyens de prendre sur Philippe de Ternay des renseignemens qu'il trouva satisfaisans sous le rapport de la naissance : grande et importante affaire aux yeux de l'humble moine augustin. Quant à la conduite générale, on en parlait vaguement ; les mœurs du capitaine étaient celles des hommes de sa profession ; on ignorait son caractère; sous le rapport de la fortune, il apprit que le parent de Turin destinait à Philippe son héritage, et que ce vieillard valétudinaire était à toute extrémité. Cette nouvelle était sûre et connue de l'ambassadeur. Elle décida Policarpo, et lui fit désirer ardemment que le capitaine donnât de la suite à ses offres; l'opinion de Clara sur ce point ne l'embarrassait pas; il lui suffisait d'être persuadé qu'il fixait convenablement son sort, en lui donnant un protecteur et un état honorable. Que pouvait-elle désirer de mieux? Le bon père

se riait des argumens enfantins qu'elle pouvait lui opposer; les intérêts du cœur, l'amour, la sympathie, étaient à ses yeux autant de mots vides de sens. Il concevait bien ces faiblesses, mais il était convaincu qu'on les surmontait toujours avec la volonté de s'en rendre maître.

Le vieillard oubliait que lui-même n'avait engagé ce combat qu'après les années de sa jeunesse, et quand l'âge avait amorti le feu de ses passions; leur faiblesse faisait alors toute sa force.

Le capitaine se présenta le lendemain à l'heure indiquée pour sa visite. Policarpo, charmé de cette exactitude, fit aussitôt entrer dans le salon Clara, qu'il avait évité de revoir; et, cachant sous un air plein de gravité la vive satisfaction qu'il éprouvait, il attendit silencieusement que Philippe s'expliquât.

— Signora, dit le capitaine en déguisant mal son inquiétude, je viens vous demander votre réponse à la proposition que je vous ai faite hier.

— Seigneur capitaine, répondit le père, souffrez que je vous fasse observer qu'une jeune fille bien née ne doit avoir, sur un objet de cette importance, d'autre volonté que celle des parens dont elle dépend.

—Je n'en ai point qui aient le droit de disposer de moi, répondit Clara, et puisque le seul sur lequel je croyais pouvoir compter dans cette occasion délicate n'a pas daigné me voir une seule fois depuis hier, et m'a refusé les conseils de son expérience et de son amitié, je n'en prendrai que de moi-même, et je vous déclare avec regret, seigneur capitaine.....

—Arrêtez, Clara, dit Policarpo, vous ignorez encore vos obligations; vous allez les apprendre, et dès-lors, ces sentimens et ce langage vous seront interdits; ils deviendraient coupables. J'ai fait connaître votre situation à vos parens en Aragon; ils se sont réunis, et le juge, sur leur demande, a conféré leurs droits

et leur autorité sur vous, avec le titre de tuteur, à l'ambassadeur du roi catholique auprès de Sa Sainteté à Rome. Son excellence a délégué momentanément tous ses pouvoirs à l'ambassadeur du roi notre maître, à Naples. C'est donc ce seigneur puissant et respectable qui vous parle à présent par ma bouche. Dès ce moment, vous devez le considérer comme un père; il vous en montrera tout l'amour, mais il en exercera l'autorité sans faiblesse. Je lui ai fait part des intentions de ce noble cavalier, auquel je suis chargé de déclarer que l'ambassadeur est disposé à les agréer. En conséquence, je vais, s'il le trouve bon, le présenter à son Excellence ce matin même. Dès qu'il aura formé ainsi sa demande régulièrement, et que votre main lui sera accordée, vous obéirez avec joie aux ordres de votre tuteur. Jusques-là, toute manifestation de vos sentimens, quels qu'ils soient, manqueraient de convenance, et je vous

engage à ne parler que de votre soumission.

En achevant ces mots, le religieux prit Philippe par la main et sortit avec lui.

La foudre était tombée aux pieds de Clara, restée muette et immobile. Cependant après quelques momens, d'abondantes larmes soulagèrent un peu la douleur qui l'avait saisie. Elle courut s'enfermer dans sa chambre où elle écrivit à la hâte une lettre à Angelo. Elle lui faisait part de ce qui se passait et le pressait de tout disposer pour leur mariage, le lendemain à la pointe du jour.

Clara se proposait de s'échapper de la maison et de se mettre entre ses mains pour qu'il la conduisît à l'église, où un prêtre, accompagné de témoins, les attendrait pour leur donner la bénédiction nuptiale.

Elle serra la lettre dans son sein, et appela Marina pour la suivre à l'église; mais, à son grand étonnement, elle trouva dans l'antichambre des valets à la

livrée de l'ambassadeur, et qui déclarèrent qu'ils avaient l'ordre de ne la point laisser sortir. Ses pleurs recommencèrent à couler, mais cette fois c'était de désespoir, et Marina eut toutes les peines du monde pour la ramener au salon. Elle y était à peine assise et pleurant avec amertume, quand le père Policarpo entra suivi de Philippe.

— Quoi! lui dit-elle en sanglotant, suis-je donc ici votre prisonnière, et me voulez-vous forcer à regretter Giaccomo? Du moins il ne m'interdisait pas la messe.

— Est-ce bien pour prier Dieu que vous aviez dessein de vous rendre à l'église? demanda le religieux, en la regardant avec des yeux perçans qui l'obligèrent à baisser les siens; je doute, au trouble où je vous vois, que vous y portiez les dispositions qui conviennent à la prière. En tous cas, ce sont maintenant des actions de grâces que vous devez porter au pied des autels, et je veux vous y

accompagner moi-même pour remercier le ciel de la faveur qu'il vient de vous faire. L'ambassadeur vous accorde, au nom de votre tuteur, ce gentilhomme pour mari.

— Oui, belle Clara, dit le capitaine en fronçant le sourcil, et je vous avoue que voilà des larmes qui me semblent de bien mauvais augure. Je crois pourtant que celle à qui je donne mon nom.....

— Je ne vous ai point demandé cette faveur, répondit vivement Clara, permettez-moi, seigneur, de n'en pas être reconnaissante.

Les traits du capitaine se contractèrent avec violence. — Clara, lui dit-il du ton le plus dur, j'ai maintenant des droits sur vous, et je ne les céderais pas au roi de France lui-même. S'il est quelqu'un sur la terre que vous me préfériez, nommez-le, ce soir un de nous deux n'aura plus de rival.

— Je n'ai point dit que je vous préfé-

rasse quelqu'un, répondit Clara pleine d'effroi. — On ne m'abuse point, répondit le capitaine avec un nouveau degré de fureur qui le rendait plus horrible. J'y vois clair; nommez sur-le-champ cet odieux rival. Si c'est un homme bien né, je le provoque à l'instant même à un combat mortel; mais si, comme je le crains, ce n'est en effet qu'un misérable indigne de l'honneur de se mesurer avec moi, d'autres se chargeront de ma vengeance; demain avant le jour il aura reçu le prix de son audace.

— Seigneur capitaine, dit Policarpo avec dignité, un gentilhomme français doit rougir d'emprunter aux mœurs italiennes ce qu'elles ont de plus monstrueux et de plus révoltant. Si, dans ce pays, l'assassin échappe trop souvent à la justice des hommes, l'horreur publique et ses propres remords lui préparent un supplice plus long et souvent plus cruel que l'échafaud; et le juge d'en-haut ne recule pas

devant le rang et la puissance. Au reste, il ne nous appartient pas de sonder les cœurs. Tenons-nous-en aux paroles que vient de prononcer cette bouche ingénue. Et quand il serait vrai que Clara eût aimé quelqu'un avant de vous connaître, ne vous déclare-t-elle pas qu'elle ne préfère personne à vous, maintenant que c'est pour elle un devoir de vous aimer uniquement?

– Mon père, vous parlez à merveille, répondit Philippe, mais je proteste de nouveau, et c'est de sang-froid, vous le voyez, que je tuerais sans remords un homme aimé de Clara.

Les muscles tremblans du capitaine et la pâleur livide de son visage trahissaient le trouble affreux de son âme, qu'il croyait avoir déguisé pour donner plus de poids à sa menace. Les larmes de la jeune fille étaient taries, la terreur lui dressait les cheveux sur le front.

— Vous le tueriez? lui demanda-t-elle en frémissant de tous ses membres.

— Oui, répondit-il les dents serrées, en se rapprochant d'elle et en la regardant fixement; oui, je le tuerais de ma main, dût-il vous en coûter la vie, et fallût-il ensuite livrer ma tête au bourreau! Mais pourquoi trembler ainsi, ajouta-t-il en la prenant rudement par le bras, d'où vient cet effroi? Vous aimez donc réellement quelqu'un? Parlez, parlez, j'ai besoin de le savoir.

—Non, non, répliqua-t-elle d'une voix entrecoupée; non, non, je n'aime personne.

— Et vous obéirez à l'ordre de votre tuteur? — Oui, oui. — Sans regret? — Sans regret; mais au nom du ciel ne me regardez pas ainsi, vos yeux sont si menaçans!

— En effet, dit Policarpo, souffrez, seigneur, que je vous fasse observer que le ton de cette déclaration est propre à jeter le trouble dans l'esprit d'une jeune fille.

— Clara, s'écria Philippe en tombant

à ses genoux, Clara, pardonnez-moi mon injuste fureur. Suis-je maître de moi? Ah! puissiez-vous ignorer toute la vie l'empire d'une passion aussi violente que celle que vous m'avez inspirée! Tenez, voilà que je répands des pleurs! Qui m'eût dit, il y a peu de jours, que je descendrais à ce degré d'humiliation, de tomber aux pieds d'une femme, d'y implorer mon pardon, et de mouiller sa main de mes larmes! Ne craignez rien de moi, Clara, vous adoucirez mon caractère; je n'aurai d'autre soin que de vous rendre heureuse, et pour vous plaire, je me corrigerai de tous mes défauts.

— C'est maintenant trop de faiblesse, dit le religieux, la place d'un homme n'est pas aux genoux de sa femme.

— De sa femme! répéta douloureusement Clara.

— Oui, de sa femme, reprit Policarpo avec fermeté. Vous venez de prendre tout à l'heure l'engagement de vous don-

ner à lui. Allez vous préparer par la prière à recevoir la bénédiction nuptiale, ce soir même, dans la chapelle de l'ambassadeur d'Espagne. Sa noble épouse doit vous conduire à l'autel et vous y servira de mère. Vous, seigneur capitaine, allez faire aussi de votre côté toutes vos dispositions. Faites dresser un contrat qu'on portera chez l'ambassadeur. Clara n'a point de fortune, vous le savez déjà. Sa dot consiste uniquement dans une somme de mille piastres, que sa famille destinait à la faire entrer dans un couvent. Cet argent vous sera compté en signant l'acte. Sortons : je vais me munir des dispenses nécessaires pour célébrer moi-même ce mariage aujourd'hui, et demain je repars pour Rome.

Clara resta seule et livrée à la douleur la plus déchirante. Par malheur pour elle, tandis que Policarpo travaillait avec tant d'activité à l'accomplissement de son fatal projet, une circonstance ignorée de lui en assurait en même temps le succès.

Le jour où Clara s'était rendue à l'église du Saint-Esprit, dans l'espérance d'y rencontrer Angelo, le majordome, frappé de la fuite soudaine du jeune homme, l'ayant bien observé, le reconnut le jour même aux environs de la maison, et le fit suivre par Gaétano. Par ce moyen, Giaccomo fut bientôt instruit du nom, de la demeure et de la profession d'Angelo. Muni de ces renseignemens, il chargea sa bonne et loyale amie mamma Suzanna de s'informer plus particulièrement du sujet, et d'aviser aux moyens de se défaire de lui. Suzanna fut, peu de temps après, en mesure de rendre compte de cette commission; elle sut qu'Angelo était un enfant naturel, élevé par un seigneur romain, et maintenant dans la disgrâce de ce protecteur, pour avoir fui la maison sans prendre congé.

— Tant mieux, dit Giaccomo, s'il n'a plus d'amis, nous en aurons meilleur marché. — N'y comptez pas, répliqua

Suzanna, il a aujourd'ui un patron tout puissant dans le directeur du théâtre Saint-Charles.

— Que faire donc, mamma mia? car mon maître est d'une humeur diabolique, et je voudrais bien, pour l'apaiser, avoir au moins à lui porter la nouvelle que je l'ai défait de ce faquin de chanteur.

— Mon ami Giaccomo, je sais un moyen infaillible de vous en donner le plaisir, mais je ne puis vous le dire. — Et d'où vient, mamma mia? — Je ne saurais parler, mon fils, j'ai le gosier si sec qu'il m'en cuit. — Je vous entends, bonne Suzanna, la soif est donc toujours votre ennemie capitale? — Plus acharnée que jamais, mon enfant; fais apporter un flacon de quelque chose, et nous jaserons.

— Giaccomo, connaissait le génie inventif de Suzanna, et savait que rien ne le fécondait plus puissamment que le vin et les liqueurs, il en fit apporter à l'instant de toutes les sortes. Elle lui

apprit alors que le directeur de Saint-Charles était, par son traité avec le gouvernement, chargé des spectacles de Palerme, et que les engagemens des acteurs les mettaient tout-à-fait à sa disposition, en sorte qu'il pouvait les envoyer en Sicile, pour le temps qui lui semblait convenable : l'autorité lui prêtait toujours son appui pour assurer ce service public contre les caprices de ces seigneurs et de ces dames. Suzanna se chargea d'intéresser le directeur, qu'elle connaissait, à procurer de cette manière l'exil d'Angelo. Il fut convenu qu'elle s'occuperait sur-le-champ de mettre ce plan à exécution; mais elle éprouva des obstacles qui ne furent levés qu'au bout de quelques jours. Enfin, le directeur ayant reçu l'indemnité qu'il avait exigée, et le navire étant prêt à mettre à la voile pour Palerme, un agent de police alla trouver le pauvre Angelo, et lui signifia, au nom du roi, l'ordre de s'embarquer sans délai pour la Sicile.

On avait prévu la résistance, et l'homme de l'autorité s'était fait accompagner de deux soldats, qui aidèrent le triste jeune homme à faire ses malles, et les transportèrent eux-mêmes. Mamma Suzanna, impatiente de voir l'exécution de ce beau plan, qu'elle avait enfanté, était allée sur le port attendre sa victime ; mais le cœur de mamma n'était que trop tendre, et la vue du désespoir d'un si joli garçon l'émut de compassion ; elle voulut l'accompagner jusque sur le navire, et lui tenir compagnie jusqu'au dernier moment. Angelo reçut ses soins avec reconnaissance, et la pria de se charger d'une lettre pour une dame qui causait les regrets qu'elle s'efforçait d'adoucir. Suzanna promit de remettre l'épître, que le jeune amant s'empressa d'écrire.

Une foule de gens étaient venus comme elle reconduire des amis qui partaient pour Palerme ; des marchands circulaient sur le pont du navire, offrant des petits verres de marasquin et de rossolio,

dont on cimentait les adieux qu'on se faisait de tous côtés en s'embrassant. Suzanna voulut employer ce moyen pour sécher les larmes de son nouvel ami ; mais vainement elle vantait la force du spécifique et alléguait sa propre expérience, Angelo la refusait toujours, occupé qu'il était d'achever sa lettre, et Suzanna, chaque fois, se consolait, et pour elle et pour lui. Enfin la lettre finie, elle la reçut et lui promit d'adresser la réponse à Palerme, chez des amis qu'elle lui indiqua. Ses bonnes manières lui gagnèrent tellement la confiance d'Angelo, que le jeune homme lui conta, sur sa demande, ce qu'il savait de l'histoire de ses parens. Ce n'étaient que des notes confuses et des récits assez contradictoires ; mais Suzanna, versée depuis trente ans dans l'étude de l'histoire scandaleuse de toute l'Italie, recueillit avec soin tous ces matériaux, en lui jurant sur sa tête d'éclaircir sa généalogie, et de lui en rendre bon compte avant qu'il fût long-temps.

Le pauvre exilé, sans s'inquiéter de la source d'un si tendre intérêt, en éprouva tant de reconnaissance qu'il se jeta dans les bras de la Bohémienne, et lui fit des caresses qu'elle prolongea le plus longtemps qu'il lui fut possible. La vieille trouvant dans le plaisir qu'elles lui faisaient un prix, sinon suffisant, du moins fort doux des soins qu'elle avait prodigués au jeune homme, ne céda qu'à la dernière extrémité aux instances des matelots, qui lui criaient de se hâter de descendre du bord, si elle ne voulait point partir avec eux pour la Sicile; et, quand elle fut dans le bateau, elle se retourna plusieurs fois, envoyant sur le bout de ses doigts des baisers pleins de tendresse à son cher voyageur. Enfin le cerveau troublé des vapeurs du marasquin consolateur, elle prit le chemin de l'appartement de Clara, rue *Monte di Dio*, dans l'espoir d'y rencontrer Giaccomo, de l'informer du départ d'Angelo, et de recevoir le prix de ce ser-

vice important. Son dessein était aussi d'épier l'occasion de remettre le billet dont elle s'était consciencieusement chargée pour Clara. Par malheur, dans l'ignorance complète où elle était de la révolution qui venait de renverser en si peu de temps le gouvernement de son allié Giaccomo, et d'affermir l'usurpation de leur ennemi commun le capitaine Philippe, Suzanna pénétra dans le salon sans s'adresser à personne. Elle entra au moment même où la triste Clara revenait de l'autel, la tête encore couronnée de roses blanches et de fleurs d'orangers, et parée avec une élégante simplicité. Elle s'avançait lentement, soutenue par l'ambassadrice d'Espagne, le capitaine marchait derrière elle, le père Policarpo suivait, et Marina ouvrait la marche, deux flambeaux à la main.

— Quelle diable de procession est-ce là ? dit Suzanna en balbutiant ? est-ce qu'on n'y chante plus...... aux proces-

sions? Allons, mon révérend, répondez à l'antienne.....

En même temps elle se mit à danser, en chantant sur l'air d'un psaume des paroles d'une obscénité révoltante.

Tout le monde s'était retourné à la fois, et le capitaine reconnaissant Suzanna, courut à elle, la saisit par le bras et l'entraîna dans l'antichambre. Il lui demanda d'une voix terrible ce qu'elle venait faire dans cette maison.

— Mon fils, lui répondit-elle avec un embarras toujours croissant dans la prononciation, et en le regardant de l'œil égaré de l'ivresse, mon fils, je ne te parle pas, c'est à cette belle enfant que j'ai affaire, pour toi, si tu veux, je vais te dire ton fait.

— Voilà le tien, dit le capitaine en lui appliquant quelques bons coups de canne, et je t'en promets le double si tu remets jamais le pied chez ma femme.

Aux cris perçans de la vieille, Clara

émue de pitié s'empressa d'aller la secourir, tandis que Policarpo et l'ambassadrice, accourus également, calmaient la colère du capitaine et le forçaient à rentrer dans le salon. Marina de son côté était allée chercher les domestiques par ordre de Clara, en sorte que la vieille se trouva seule avec la nouvelle mariée.

— Mon enfant, lui dit-elle en pleurant, c'est pourtant pour vous que je me suis attiré ce malheur. — Comment, pour moi? — Oui, voilà une lettre d'Angelo, votre ami. — D'Angelo! — De lui-même, il part en ce moment pour Palerme, et... — Que dites-vous? s'écria-t-elle, en tombant évanouie sur un banc de l'antichambre. Policarpo revenait en ce moment du salon. — Cachez donc la lettre au révérend, dit Suzanna, qui, étant tombée par terre sous les coups du capitaine, s'était à grand'peine relevée sur ses genoux avec l'aide de Clara. — Une lettre? demanda le religieux étonné.

— Mon révérend, lui dit Suzanna, ce

n'est pas votre affaire, et si Clara ne veut pas de la lettre, je la reprends.

Elle la saisit en effet sur le banc à côté de la jeune femme où elle l'avait jetée; mais l'effort qu'elle fit lui coûta une nouvelle chute : elle retomba tout de son long par terre. Policarpo ne s'occupa plus d'elle, et les valets la mirent dehors.

Tandis qu'on prodiguait des soins à Clara, le religieux rassura le capitaine, en lui disant que l'émotion éprouvée par sa femme, à la vue de l'infâme Suzanna, venait de produire ce léger spasme, qui ne laisserait aucune trace. Il le détermina donc à sortir sur-le-champ, pour préparer un logement à Clara, qui ne pouvait plus décemment occuper celui de Giaccomo. Le capitaine se rendit à ces raisons, et se retira. L'ambassadrice, tranquille sur l'état de la jeune mariée, retourna chez elle, et Policarpo resta libre d'entretenir enfin Clara seule un moment.

— Il est parti, mon père, lui dit-elle

d'une voix languissante. — Que vous importe? répondit-il avec sévérité. — Cette femme vient de m'apprendre qu'il m'abandonne, il vient de s'embarquer pour la Sicile.

— Vous êtes madame de Ternay, reprit le religieux; songez aux devoirs nouveaux que ce nom vous impose, et si l'homme qu'il faut maintenant oublier pour toujours occupe encore une fois votre pensée, que ce soit seulement pour rendre grâces au ciel de ce que sa fuite épargne à votre époux un crime, et à vous la douleur éternelle d'en avoir été la cause, même innocente. Adieu, ma fille; entendez-vous cette cloche : c'est le signal qui me rappelle au couvent voisin, où j'ai reçu l'hospitalité. Adieu, encore une fois; je quitte Naples demain au point du jour : que mon pardon efface de votre cœur la trace d'une dernière faiblesse, et songez qu'il n'est plus de bonheur pour vous sur la terre que

par l'accomplissement de vos devoirs d'épouse.

— Mon père, dit Clara en fondant en larmes, il m'écrivait : ne verrais-je pas au moins sa dernière lettre?

— Non, répondit froidement le religieux, ce sacrifice est la condition de mon pardon.

En même temps, le père Policarpo étendit les mains sur la tête de Clara, prononça quelques mots à voix basse, la bénit, et se retira lentement en priant.

CHAPITRE VI.

. . . . J'offre à Dieu mes blessures cruelles.
Je mouille devant lui, de larmes criminelles,
Ces lieux où. . . . .
Je lui crie en pleurant : ôte-moi mon amour;
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même.
Mais..... à l'instant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers et charmans, que toujours je revoi,
Se montrent dans mon âme entre le ciel et moi.

Zaïre,

Clara, pendant les premiers temps de son mariage, s'efforçait vainement d'éloigner le souvenir d'Angelo, elle ne pouvait s'en distraire un seul instant. La terreur que lui inspirait son mari l'obligeait à cacher de si douloureux regrets. C'était pour elle une sorte de consolation que de pouvoir s'enfermer pour répandre des larmes en liberté. Une année n'était pas écoulée, qu'elle donna le jour à un fils, et le premier sourire de cet enfant rappela, pour un moment, le senti-

ment du bonheur dans le cœur flétri de Clara. Ce fut à cette époque que la mort du parent de Philippe, à Turin, le mit en possession d'une grande fortune. Peu de temps après, son frère aîné mourut aussi sans enfans; il prit alors le titre de marquis de Ternay avec une grande augmentation de richesses, quitta le service militaire, et ne songea plus qu'à mener la vie d'un grand seigneur, dans un pays qu'il aimait, et dont le climat convenait à sa santé. Celle de sa femme inquiétait les médecins; ils lui ordonnèrent le séjour de la campagne, et le marquis lui ayant laissé le choix du lieu, elle se détermina pour le côté qu'elle connaissait déjà. Par hasard la petite maison qu'elle avait habitée auprès de Portici était alors en vente; elle engagea facilement le marquis à l'acquérir. Il acheta en même temps une autre propriété contiguë à celle-là, et, liant l'un à l'autre les deux édifices par une construction de bon goût, il en fit une

habitation charmante qui devint bientôt le rendez-vous de la meilleure compagnie de Naples.

Le marquis, toujours éperdument épris de Clara, très-jaloux et très-exigeant, était loin d'être heureux avec elle. La mélancolie et la froideur de sa femme le désespéraient. Il cherchait à s'étourdir par les plaisirs auxquels une grande fortune lui permettait de se livrer. La musique avait beaucoup d'attraits pour lui, aussi donnait-il souvent des concerts où la marquise brillait parmi les virtuoses les plus applaudies de l'Italie. Le talent remarquable de Clara réveillait chaque fois le souvenir de son apparition momentanée sur le théâtre, mais on se rappelait en même temps les circonstances singulières qui l'y avaient poussée; on savait que sa naissance était illustre et sa conduite sans reproche. D'ailleurs l'intimité de l'ambassadrice d'Espagne et de quelques autres femmes d'un rang et d'un caractère également distingués, la

plaçait si haut dans l'estime publique que l'idée ne vint à personne de voir dans cette particularité de sa vie l'ombre même d'une faute.

Par une bizarrerie, facile pourtant à expliquer, le marquis, loin de se réjouir de cette disposition favorable de la société, voyait avec une sorte de dépit la grande considération dont jouissait sa femme. Il aurait voulu qu'elle lui dût au moins de la reconnaissance, et quand elle opposait le silence aux reproches qu'il lui adressait souvent de sa froideur, il tremblait toujours d'entendre cette cruelle réponse qui retentissait encore à son oreille : Je ne vous ai pas demandé la faveur de porter votre nom, permettez-moi de n'en pas être reconnaissante.

Philippe sentait que le respect qu'on avait pour elle ne tenait pas au rang de marquise de Ternay, et qu'aux yeux de sa victime ce titre était sans valeur. Quand les présens dont il la comblait ne lui valaient qu'un remerciement glacial, quand

ses caresses brûlantes la laissaient froide et inanimée, il la quittait plein de courroux, il jurait de l'abandonner. Une femme que j'ai tirée de la boue! disait-il dans l'amertume de son dépit.... et tout à coup il s'arrêtait de peur qu'une voix ne s'élevât pour lui redire encore : Je ne vous ai pas demandé cette faveur.

Quelques mois s'écoulèrent ainsi parmi des plaisirs étourdissans dans le salon, et des chagrins rongeurs dans l'intérieur intime. Philippe trouvait du moins quelques consolations auprès du berceau de son fils, qu'il faisait nourrir sous ses yeux. Il aimait passionnément cet enfant dont les traits, encore mal formés, offraient déjà un grand rapport avec les siens, et cette ressemblance devenait plus frappante à mesure qu'ils se développaient davantage.

C'était au temps où la mode s'introduisit parmi les seigneurs de la cour de jouer la comédie de société. Philippe remarqua que la marquise témoignait de l'é-

loignement pour accueillir cette nouveauté chez elle. Il fut ravi de découvrir sur sa figure l'expression d'une volonté, il espérait irriter son désir en le contrariant afin de se faire ensuite un mérite, d'autant plus grand, d'y condescendre. Il déclara donc son intention d'avoir la comédie chez lui, et, à son grand dépit, la marquise s'y conforma sans la moindre objection.

Les premières répétitions se firent avec quelque désordre, et l'on proposa de demander au théâtre un acteur intelligent en état de les diriger. Clara pâlit, et le marquis la pria tout bas de lui dire si cette proposition lui était désagréable.
— Nullement, seigneur, lui répondit-elle sans le regarder, commandez.

— Ainsi donc, lui dit-il plus bas encore, je dois renoncer à l'espoir de vous offrir jamais un sujet de satisfaction, quelque léger qu'il soit. Eh bien! continua-t-il tout haut en se retournant, il faut donc s'adresser au directeur du théâtre

Saint-Charles ; car c'est un chanteur qu'il nous faut, puisque nous voulons jouer l'opéra.

— J'ai votre affaire, dit le comte de Belmonte, il vient d'en arriver un de Sicile, qui n'est pas nécessaire au théâtre en ce moment, et qu'on pourra nous prêter, c'est un jeune homme qui ne doit point paraître avant quelques semaines.

— On le dit plein de talens, observa le duc de Regina. — Je suis sa caution, s'écria le prince Pignatelli, je l'ai entendu à Palerme, il est réellement étonnant.

— Et pourquoi donc ne pas nous l'avoir fait entendre plutôt ici ? demanda le duc.

— Oh ! c'est un roman tout entier, répondit le prince, il a chanté une ou deux fois à Saint-Charles au commencement de l'année. Comme il est d'une beauté remarquable, il excita de la jalousie à tort ou à raison dans le cœur de je ne sais quel grand personnage, qui

obtint qu'on l'expédierait sur-le-champ à Palerme ; mais, sur les avis que lui fit passer une amie solide, qui s'était chargée de ménager ici ses intérêts, le jeune homme s'enfuit de Palerme pour revenir à Naples. Il ne trouva par malheur d'autre bâtiment prêt dans le port qu'une petite felouque qui devait d'abord toucher au port de Malte ; il s'y embarqua et fut pris dans la traversée par un corsaire algérien. Il est resté plus de huit mois esclave; mais l'amie de Naples, instruite de son accident, a payé la rançon et l'a fait depuis peu revenir en Sicile où l'on assure qu'elle est allée le chercher elle-même pour le ramener ici.

— C'est en effet un héros de roman, reprit le comte de Belmonte, il s'appelle Angelo, et jamais nom ne fut mieux appliqué.

La marquise, pâle comme la mort, se leva pour sortir et marchait en chancelant, cherchant un appui sur les meubles qui se trouvaient devant elle.

— Voyez-vous, dit le duc de Regina, la légèreté de nos propos met la marquise en fuite.

—Ma chère camarade, s'écria le prince Pignatelli en lui barrant le passage, songez que nous sommes à la répétition et que notre profession actuelle autorise un peu de folie, mais dites un mot et nous renonçons au bavardage scandaleux des coulisses, pour reprendre le langage et la dignité du salon.

— Excusez-moi, répondit Clara en s'efforçant de sourire, mais je me sens réellement fort mal.

Elle se retira; le marquis ne l'avait pas perdue de vue. Un instinct de jalousie lui faisait prendre au récit du prince un intérêt dont il ne pouvait se défendre : maintenant, lui dit-il, que la marquise ne gêne plus la liberté de nos discours, dites-nous un peu, cher prince, quelle est la dame des pensées de ce beau chevalier errant.

— Je l'ignore, répondit-il, mais nous

le saurons facilement, car c'est votre ancienne connaissance, mamma Suzanna, de qui l'on tient tous ces détails.

— Oui, dit le duc de Regina, et l'on ne doute pas qu'elle ne soit elle-même cette estimable et compâtissante amie dont les soins et l'argent ont ramené le troubadour.

— Ne croyez pas, dit le comte de Belmonte, faire maintenant parler à votre gré mamma Suzanna ; savez-vous bien qu'elle est devenue tout-à-fait femme comme il faut! Depuis qu'elle a marié sa fille à un marchand de bœufs, elle a pris le maintien imposant de sa nouvelle situation, et elle vous trouverait de bien mauvais ton de rappeler, par des questions indiscrètes, des légèretés tout-à-fait oubliées.

— Mamma Suzanna muette et réservée! s'écria le prince Pignatelli ; la lave du Vésuve a-t-elle donc envahi tous les plants de Lacrima Christi? Les vignes de Sicile sont-elles desséchées et les cafés

de Naples épuisés de rossolio ? Non, non, ce secret ne restera pas enfermé dans son cœur, nous en savons tous les chemins.

— Il faut absolument avoir ce romanesque personnage, dit le marquis, nous lui ferons conter ses aventures. — Il vous plaira, j'en suis sûr, reprit le prince, il n'est pas seulement chanteur admirable, il est poëte aussi, et improvise assez bien. — Ayons-le donc, répéta le marquis, en reconduisant ses amis, et vous, cher prince, soyez assez bon pour vous charger de cette négociation.

Dès qu'il fut libre, il se hâta de monter à l'appartement de Clara, et de lui annoncer la prochaine visite d'Angelo, il l'observait avec anxiété.

— Vous êtes le maître, seigneur, de recevoir qui bon vous semble, lui dit-elle, mais je ne crois pas devoir faire ma société de. . . . . de la personne que vous dites.

—Qui vous parle de société, signora? C'est comme artiste que je le fais venir chez vous ; je le paierai, voilà toutes nos relations avec cet homme.

— Je désire beaucoup, seigneur, renoncer au rôle que vous m'avez donné dans cet opéra.

—Et pourquoi? répondit Philippe d'un ton brutal, est-ce parce que cette distraction m'est agréable, parce que tous mes amis s'en promettent le plus grand plaisir?

— Seigneur, il n'est pas besoin de vous dire les motifs que je puis avoir d'en prendre fort peu moi-même à ce genre de divertissement.

— Oui, répliqua Philippe en s'animant, oui, je comprends les scrupules d'un sot orgueil, mais je n'en ai pas la moindre pitié. Au lieu de me rappeler que j'ai fait une sottise en vous épousant, vous devriez me la faire oublier à force d'amour et de caresses ; mais, loin de là, je ne trouve en vous que mépris et aver-

sion. Je suis fâché que ce petit incident vous mortifie, mais le fruit n'en sera pas perdu s'il vous apprend à me considérer davantage, et à vous souvenir que ce n'est point avec de l'humeur et des airs maussades que l'on désarme ma volonté.

— Je vois à l'amertume de votre langage, lui répondit froidement Clara, que je vous ai blessé sans le vouloir. Je n'insiste donc plus pour rien changer à votre plan; j'obéirai. Je me borne à vous prier instamment d'introduire ici tout autre que le jeune homme qu'on vous a proposé pour ces répétitions.

— Et pourquoi cette exclusion, s'il vous plait? dit le marquis avec étonnement; voilà la première fois que vous vous avisez de montrer un désir, et c'est pour me contrarier, pour me tourmenter de ridicules soupçons. Répondez, signora; quel motif avez-vous de refuser particulièrement ce jeune comédien?

— C'est que... Seigneur... — Quoi donc?... parlez, qui vous arrête? c'est

que ?... — Vous êtes trop irrité pour que je vous dise..... — Non, non, reprit Philippe en se contraignant, voyons, dites-moi vos raisons; pour peu qu'elles soient convenables, je suis disposé à les accueillir. — C'est que je l'ai connu précisément à l'époque... — Connu ?... — Oui, seigneur, il était au théâtre quand..... — Quand vous avez débuté ? — Précisément. — Eh bien! que vous importe, dit le marquis, en attachant sur elle des regards perçans; vos relations avec ce tripot n'ont duré qu'un moment. La jalousie inquiète de Giaccomo vous surveillait avec tant de soin ! Je sais que personne du théâtre n'a jamais mis les pieds chez vous; qu'aucun acteur ne vous a même adressé la parole que sur la scène. D'où vient que vous avez distingué celui-là ? Pourquoi redoutez-vous de le rencontrer ? Si c'est fierté, je la trouve ridicule, et je me fais un devoir de l'humilier. Si c'était..... toute autre chose... ajouta-t-il avec un regard

épouvantable.... Mais je ne veux rien supposer : il viendra; et votre manière d'être avec lui dissipera, du moins j'aime à le croire, les nuages que vos discours inconsidérés élèvent dans mon esprit.

En sortant de chez sa femme, il commanda ses chevaux, et se fit conduire à Naples, à l'ancienne demeure de Suzanna. Là, on lui indiqua la maison qu'elle habitait alors avec son gendre, et qu'il découvrit difficilement dans un faubourg de la ville. Il trouva mamma Suzanna dans la cour, parmi plusieurs valets d'écurie auxquels elle commandait en souveraine. A la vue du marquis, elle rangea tout son monde en bataille, en poussant des cris affreux : enfans, défendez-moi! leur disait-elle, c'est un tueur de femmes, un assassin; haut les fourches, jouez du bâton : frappez, frappez fort; je paie à boire à celui qui portera le premier coup.

La harangue de Suzanna n'enflamma pas tellement le courage de sa troupe,

qu'on s'y aveuglât sur le danger de ce combat. Le regard terrible du capitaine, ce maintien martial, cette épée redoutable suspendue à son côté, tout, jusqu'à son habit brodé, imposait à la canaille timide, et lui commandait le respect. Suzanna vit bien qu'il fallait parlementer.

– Je sais ce qui vous amène, marquis, lui dit-elle, mais vous voyez que j'étais sur mes gardes et que je ne vous crains pas. — Comment connaîtriez-vous mes intentions, ma bonne Suzanna, répondit le marquis en affectant beaucoup de calme ; vous êtes certainement dans l'erreur puisque vous supposez que je viens dans le dessein de vous faire de la peine. — Non, c'est pour me faire plaisir, n'est-ce pas ? Croyez-vous que je ne reconnaisse pas bien cette canne que vous avez eu l'insolence de lever sur moi, sur une femme respectable ?

— Je suis désolé, signora Suzanna, de m'être livré à ce petit mouvement

d'humeur ; mais, franchement, je vous croyais dans votre tort.—Ah, tu croyais, tu croyais? et sur cette croyance, tu me massacres, tu m'assassines, scélérat, tu ne rougis pas de tuer une pauvre femme sans défense, brigand! et que feras-tu donc aujourd'hui que tu es *sûr* de ton fait. Il ne s'agit plus de *croire*, ajouta-t-elle en se mettant les poings sur les hanches, te voilà *certain*, et tu as eu raison de penser que cela venait de moi. Eh bien! oui, oui, c'est moi qui l'ai fait revenir; je suis allée le chercher en Sicile, s'il eût été en Chine, aux antipodes, j'y serais allée de même.

— Suzanna, répondit le marquis en maîtrisant son indignation, je n'ai pas sujet de vous en vouloir; je venais seulement vous demander quelques renseignemens.....

—Sur Angelo? Eh! mon beau marquis, que ne demandes-tu à ta femme? Elle en sait plus que moi là-dessus, ajouta-t-elle en élevant deux doigts au-

dessus de sa tête, et en riant aux éclats.

— Chère Suzanna, lui dit le marquis en étouffant la fureur qui le dévorait, écoutez-moi, je ne vous demande qu'un moment d'entretien; faites retirer tout ce monde, et prenez confiance en moi.

— En effet, répliqua Suzanna, il est si doux ce bon petit marquis, on peut s'en fier à cette mine si caressante; pas si folle, mon cher capitaine, on ne m'attrappe pas deux fois. Écoute-moi bien, Philippe; tu veux des renseignemens sur Angelo : je te promets de t'en donner, mon fils; mais le temps n'en est pas arrivé : quand je parlerai, les gros yeux dont tu me regardes à présent, lanceront des flammes, tu écumeras comme un taureau, tes hurlemens seront l'effroi du voisinage, tu maudiras le ciel et la terre, tu demanderas la mort, et moi, je rirai, mon beau marquis; je rirai de ta rage. A présent va-t-en : c'est assez pour aujourd'hui, quand le moment sera venu tu auras de mes nouvelles. — Suzanna,

Suzanna, lui cria le marquis d'un air menaçant.

— Philippe, Philippe, lui répliqua-t-elle du même ton, sors d'ici tout à l'heure, ou je te fais assommer par mes gens sans pitié.

Le marquis fit involontairement un pas en avant pour se saisir de la mégère, mais les fourches et les bâtons, croisés devant Suzanna, lui formèrent en un clin d'œil un bouclier impénétrable. Retranché derrière ce rempart, l'affreuse Bohémienne riait à gorge déployée, dressant ses doigts sur son front, pour figurer des cornes, et faisant au marquis d'horribles grimaces.

On épuiserait vainement tout l'art des comparaisons pour donner une juste idée du transport frénétique de Philippe à cette vue : le malheureux grinçait des dents, il agitait son épée nue, frappait la terre du pied et blasphêmait à faire frissonner. Cependant la phalange, toute hérissée de fer et de pieux, s'avançait

lentement, en se serrant autour de Suzanna, qui redoublait ses ris insultans et ses hideuses contorsions. Cette manœuvre forçait le marquis à la retraite, en le poussant vers la porte, qu'il fut enfin contraint de franchir; et qui se referma tout à coup avec violence. Les cris de victoire de Suzanna et de ses gens le poursuivirent jusqu'au bout de la rue; il les entendait encore quand il rejoignit sa voiture, placée par son ordre à quelque distance, afin que cette démarche ne fut connue de personne chez lui.

On peut se figurer la nature des réflexions du marquis quand l'accès de rage fut assez calmé pour lui permettre enfin l'usage de sa raison. Jusqu'alors, pas une action de Clara, pas un seul mot n'avaient éveillé sa jalousie. Les hommes, les événemens, les situations, tout était également indifférent à cette infortunée : immobile et silencieuse, elle végétait comme une plante malade. Le marquis ne l'avait connue

qu'au moment de l'épouser, il attribuait sa froideur à une apathie naturelle, qu'il conservait l'espérance de vaincre; mais maintenant cette illusion ne lui était plus permise. En rapprochant les récits du prince Pignatelli des discours de Clara, et des paroles insultantes de Suzanna, il ne doutait plus qu'il n'eût existé entre sa femme et Angelo des relations d'une nature alarmante pour son honneur; cette insensibilité apparente était enfin expliquée; c'était l'effet d'une douleur profonde et d'une passion violente qui absorbait toutes ses facultés.

Le souvenir de la mention faite par Giaccomo, du rendez-vous de la terrasse, avait bien quelquefois troublé l'esprit soupçonneux du marquis, dans les premiers momens de son mariage; mais ce n'était alors qu'une vapeur passagère, et il ne voulait voir, dans les paroles de cet homme avili, qu'une odieuse calomnie..... Maintenant, il y pense de nouveau, et cette accusation prend tout à

coup un caractère frappant de vérité. Il se rappelle qu'à cette époque Clara demeurait dans la maison qu'elle habite aujourd'hui ; cette *terrasse de la mer*, ne serait-ce pas celle où la marquise se plaît encore à passer la plus grande partie de ses journées ? où, la nuit même, elle reste souvent solitaire et rêveuse, jusqu'à ce qu'il soit contraint d'aller la presser de rentrer avec lui ?

Cette idée le frappa ; il réfléchit davantage sur cette circonstance : enfin, il resta convaincu. Jusques là, malgré ses prétentions au malheur, pour justifier de trop fréquentes imprécations contre le sort et une humeur habituellement atrabilaire, le marquis n'avait éprouvé que des contrariétés plus ou moins vives ; de ce moment il fut véritablement malheureux. Un autre avait touché le cœur de Clara, un autre était encore aimé de sa femme, de la mère de son enfant !

Il s'enferma, pour s'interroger dans le calme de la solitude, sur la conduite

qu'il devait se prescrire ; son but était la vengeance, mais il la voulait terrible et complète. Le résultat de sa sombre méditation fut le projet de déguiser à tous les yeux son agitation et ses craintes, de voir Angelo près de sa femme avec une indifférence affectée, et d'étudier dans leurs regards les mouvemens de leurs âmes. L'éducation de Philippe était toute italienne : venu fort jeune dans ce pays, ses mœurs s'étaient formées d'après celles des hommes pervers dont il y fit d'abord sa société. La dissimulation qui le gênait dans l'habitude de la vie, ne lui coûtait plus rien pour l'exécution d'un dessein où ses passions étaient intéressées.

Il composa donc son visage ; et, le cœur déchiré par les furies, il entra dans le salon, souriant et serein comme le bonheur.

Un grand nombre d'amis étaient déjà rassemblés, le marquis s'étonna de ce que Clara n'était pas venue les recevoir, et il ordonna qu'on allât l'avertir. Au

même instant, le prince Pignatelli introduisit son protégé qu'il présenta au maître de la maison.

Tout le monde fut frappé de la beauté des traits et de la bonne grâce d'Angelo. Il avait à peine dix-huit ans; mais dans cet âge encore si tendre, la nature avait complètement achevé son ouvrage; le jeune homme paraissait avoir atteint le point de perfection qu'elle lui destinait. Le marquis vit avec un profond dépit que, loin d'avoir exagéré les agrémens de la figure et de la taille de ce héros de roman, ceux qui l'avaient vanté restaient encore très-loin de la réalité; son maintien et son langage étaient ceux d'un seigneur de la meilleure compagnie. Philippe lui adressa, d'un air enjoué, quelques questions indifférentes, et renouvela l'ordre d'avertir sa femme; elle fit prier la société de l'excuser en alléguant une violente migraine; mais il insista plus fortement encore, et commanda qu'on lui dît que sa présence était indis-

pensable. Clara ne pouvant plus résister à cet ordre absolu, parut quelques momens après ce second message, mais elle était si pâle et si défigurée, que tous ses amis se récrièrent à la fois en conjurant le marquis de souffrir qu'elle se retirât. Ses yeux étaient baissés et tout son corps tremblait.

— Non, non, dit Philippe avec gaîté, je connais ces migraines-là ; et toujours un peu de distraction les dissipe.

— Mais, objecta le prince, nous ne pouvons pas répéter ; la marquise n'est pas en état de chanter.

— Non, répondit Clara d'une voix faible, non, je n'en ai réellement pas la force. —Eh bien ! reprit le marquis avec une bonhommie apparente, passons dans le jardin, l'air fera beaucoup de bien à Clara, nous la conduirons jusqu'à la terrasse de la mer, cette promenade la distrait de tous ses maux, et sans doute elle lui sera plus salutaire encore aujourd'hui, car il y a long-temps

qu'elle n'y est allée en si bonne compagnie.

Philippe promenait, en parlant, des regards distraits sur toute la société, et il put remarquer sans affectation le trouble d'Angelo; pour Clara, ses yeux restaient constamment baissés, et tous ses traits peignaient une vive souffrance. Arrivés à la terrasse, le marquis la fit asseoir sur le siége où elle se plaçait ordinairement, c'était l'endroit même où elle avait entretenu le pauvre Angelo pour la dernière fois.

—Eh bien! mon amie, lui dit Philippe, n'avais-je pas raison? et ne vous sentez-vous pas heureuse dans ce lieu charmant où se trouve tout ce que vous aimez?

L'agitation de Clara redoubla et deux grosses larmes jaillirent de ses yeux. — Là, dit-il en les essuyant d'un air caressant, ne voilà-t-il pas une petite femme bien malheureuse, bien contrariée d'être arrachée à sa triste solitude, pour venir jouir ici de la vue de ce qui lui plaît tant!

D'un lieu qui la charme moins encore par ce qu'elle y voit que par tout ce qu'il lui rappelle de souvenirs aimables; car enfin, les premières impressions sont toujours, quoiqu'on fasse, les plus profondes et les plus délicieuses.

— Je ne croyais pas, dit le prince, que la marquise eût été élevée à Naples. — Non, répondit le marquis, mais elle était encore si enfant quand elle est venue ici de Rome! Et je ne pense pas qu'un si triste pays ait jamais été le sujet ou le témoin de ses premières émotions; mais je blesse peut-être ici quelqu'un dans l'endroit le plus délicat du cœur... Seigneur Angelo, ne vous ai-je point offensé?

—Moi! seigneur marquis, dit le jeune homme interdit? — Vous même; votre accent élégant et pur indique assez que vous êtes Romain, et l'amour de la patrie est une passion si jalouse!

—Je suis né à Rome, répondit Angelo un peu remis de son trouble. — En

ce cas, reprit Philippe d'un air enjoué, pardonnez-moi mes irrévérences envers la capitale du monde; je vous reprends mes notes désobligeantes sur la tristesse de Rome..... Mais j'y songe; peut-être aurez-vous connu Clara dans cette ville?.....

—Je me sens mourir, dit-elle en poussant un profond soupir. — En effet, s'écria le duc de Regina, la marquise souffre horriblement. —Point d'inquiétudes, répondit le marquis en souriant toujours, je connais ses maux mieux qu'elle-même, et la méthode que j'emploie est la seule propre à la guérir, seulement il faut la suivre avec un peu de constance. Je suis sûr maintenant d'arriver au but.

Cependant on s'empressait autour d'elle, on lui faisait respirer des sels, et bientôt l'évanouissement se dissipa; le marquis affectait la plus grande gaîté en assurant qu'il suffisait de la distraire; en conséquence il engagea les jeunes gens à se livrer devant elle à quelques jeux.

Le comte de Belmonté, plein d'esprit et de vivacité, en établit un sur-le-champ, où chaque contravention à la loi imposée obligeait à la remise d'un gage qu'on ne retirait plus qu'en subissant une punition, dont les coupables étaient juges tour à tour. Angelo, distrait et désespéré, avait commis beaucoup de fautes, et le comte, chargé de prononcer contre lui une sentence générale, lui ordonna d'aller demander à genoux à la marquise un sujet d'improvisation. L'arrêt fut généralement applaudi; on avait parlé du talent d'Angelo pour ce genre de poésie, et chacun était impatient d'en juger : il s'excusa vainement, le comte le conduisit lui-même aux pieds de la triste Clara et lui fit ployer un genou devant elle. Le jeune homme restait muet et la marquise inanimée comme une statue. Le comte la pressait vainement d'indiquer un sujet, elle leva douloureusement les yeux sur son mari comme pour le conjurer d'abréger un si cruel supplice. Mais l'âme

féroce de Philippe jouissait trop délicieusement de sa peine, et l'amour des jeunes gens ne s'était pas encore assez trahi à son gré. Clara vit cette cruelle intention et ramena promptement ses regards vers la terre. Ils tombèrent alors sur Angelo, que le comte tenait toujours agenouillé, et le front courbé, devant elle, en signe de soumission aux ordres que la loi du jeu l'obligeait de demander à la marquise. A l'aspect de cette tête chérie qu'elle revoyait pour la première fois depuis une si douloureuse séparation dans ce même endroit, tant de souvenirs déchirans oppressèrent à la fois son pauvre cœur, qu'un soupir s'en échappa en dépit de ses efforts, et le souffle fit voltiger la belle chevelure d'Angelo.

— Voilà le sujet donné, s'écria le marquis, qu'il chante ce souffle inspirateur; moi, qui ne suis pas poète, que de choses je découvre dans ce soupir! voyons ce qu'en dira le bel improvisateur?

A ces mots, un profond silence régna

dans l'assemblée. Des matelots à quelque distance, retiraient leurs filets de la mer. C'est un usage général parmi les marins de s'aider de la musique pour imprimer, par l'effet de la mesure, aux mouvemens des manœuvres, plus d'ensemble et d'uniformité. Dans le nord ce sont des cris affreux et plaintifs, en Italie les matelots font entendre des chants mélodieux. Ces pêcheurs, à leur imitation, chantaient en chœur un air charmant et connu. L'éloignement ne permettait pas d'en distingner les paroles, et la brise inégale qui l'apportait jusqu'à notre groupe silencieux, tantôt frappait l'oreille enchantée d'une mélodie éclatante, et tantôt ne soufflait plus de ce côté que des sons affaiblis. C'était alors comme une vapeur harmonieuse qui les caressait en passant et s'allait perdre dans les airs. Angelo écouta quelques instans, les yeux levés vers le ciel, comme pour implorer une heureuse inspiration, puis les arrêtant sur la figure de Clara, et sui-

vant, avec les pêcheurs, l'air qu'ils recommençaient, il chanta ces paroles (1) :

J'ai vu les nymphes du boccage,
Du doigt se montrer un nuage
Qui s'élevait lentement vers les cieux.
Dans la vapeur suave et printanière
Les zéphirs formant mille jeux,
Parfumaient leur aile légère,
Et semblaient porter jusqu'aux dieux
L'encens le plus pur de la terre.

Les driades de ces collines
Suspendaient leurs danses divines,
Et l'une à l'autre allaient se demandant :
Est-ce Vénus, traversant la prairie,
Qui répand ce charme enivrant ?
Est-ce Hébé sur l'herbe fleurie,
Qui près de nous en badinant,
Verse une goutte d'ambroisie ?

Amour riait de la méprise ;
Il me dit : Tu vois leur surprise ;
Eh bien ! un jour j'y fus trompé comme eux ;
Mais je sais tout, et je te porte envie,
Mortel favorisé des cieux.
Cet air où je puise la vie,
Ce parfum si voluptueux,
C'est le souffle de ton amie.

Les applaudissemens bruyans des

(1) Imitation libre de Méli.

jeunes gens sauvèrent aux trois principaux personnages de cette scène, l'embarras de leur situation. Le marquis avait recueilli de cette première épreuve tout le fruit qu'il en attendait. Il ne pouvait plus douter de l'amour réciproque d'Angelo et de Clara. Il ne lui restait plus qu'à connaître la nature de leurs relations actuelles. Au moment où l'on se sépara il assigna le jour de la prochaine répétition, en déclarant qu'elle ne pouvait pas avoir lieu le lendemain, et qu'il passerait la journée à Naples ; son devoir l'appelant à la cour où il y avait *baise main*, à l'occasion de la Saint-Ferdinand, jour de la fête du Roi.

CHAPITRE VII.

Qui l'eût dit?
Que notre heur fût si proche et si tôt se perdît?
— Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance?
— Ah! mortelles douleurs! — Ah! regrets superflus!
— Va-t-en, encore un coup, je ne t'écoute plus.
— Adieu, je vais traîner une mourante vie
Tant que par ma douleur elle me soit ravie.

CORNEILLE.

L'AVERTISSEMENT de la veille n'avait pas été perdu pour Angelo; aussi vers l'heure où le marquis devait partir pour Naples, il se plaça, pour observer, derrière la petite chapelle où l'année précédente il avait revu Clara peu de momens après son arrivée de Rome. Aussitôt qu'il apperçut l'équipage de Gala, sortir avec fracas de la maison et voler vers la ville, il entra un rouleau de papier à la main et pénétra jusqu'à l'appartement de la marquise sans rencontrer personne. En le voyant, elle fit un cri et lui or-

donna de sortir; mais Angelo d'un air suppliant, la conjura de ne pas lui ravir cette unique et dernière occasion de lui parler.

—Angelo, lui dit-elle, je suis la femme du marquis de Ternay, je ne dois plus vous voir ni vous entendre. Partez; n'ajoutez pas à mes douleurs celle de vous voir périr victime de votre témérité.

— Ne craignez rien pour moi, répondit Angelo, je regarderais la mort comme un bienfait; mais en ce moment je ne cours aucun danger. Vos gens pour la plupart ont suivi le marquis; les autres, occupés de leurs travaux ne m'ont pas vu entrer. Écoutez-moi, j'ai quelque chose d'important à vous dire.

—Non, je manquerais à mon devoir. D'ailleurs mon mari n'ignore rien de ce qui se passe chez lui; votre visite lui sera rapportée; cette imprudence vous coûtera la vie.

— Non, Clara; ma démarche peut s'expliquer naturellement. Le prince Pi-

gnatelli m'a chargé de vous remettre cette musique que vous lui avez demandée.... —Eh bien! il suffit, sortez. Et si vous avez quelque pitié de moi ne cherchez jamais à rentrer dans cette maison. Un dernier mot, Angelo, promettez-moi de répondre sincèrement à la demande que je vais vous faire.

— Parlez, Clara, je vous le jure. — Mes lettres..... — Je les ai toutes, répondit le jeune homme avec impétuosité; ah! Clara, qu'elles me font de mal; et pourtant c'est le seul lien par lequel je tienne encore à la vie. Chaque jour je les ouvre malgré moi, puis je m'éloigne, j'en détourne les yeux, je jure de renoncer à les relire, et je ne sais quel pouvoir surnaturel me ramène en dépit de mes efforts auprès de ces fatales lettres, et me livre encore à ce supplice renouvelé sans cesse et toujours plus douloureux.... Eh bien! dans l'état où vous m'avez réduit, je le préfère à tous les plaisirs du monde.

Dans ces lettres si douces et si cruelles, je m'attache aux traits les plus propres à déchirer mon âme; je les cherche avec l'ardeur que l'on met à poursuivre le bonheur; j'appelle le désespoir, je voudrais qu'il brisât mon triste cœur.

—Ne l'espérez pas, dit Clara, fondant en larmes; non, la douleur ne tue pas.— Clara, Clara, c'est votre faiblesse qui nous a précipités dans cet abîme. — Angelo, Dieu m'est témoin que je ne craignais que pour vous. Je n'ai appris votre fuite qu'après la consommation du sacrifice que je faisais à votre sûreté. — On a employé la force pour m'y contraindre; des soldats m'ont enlevé.

— Assez, assez, dit Clara en essuyant ses pleurs, cet entretien devient coupable; écoutez-moi pour la dernière fois. J'attends une faveur de vous, l'obtiendrai-je, Angelo? — Vous allez m'ordonner de fuir?

— C'est un devoir, et je vous estime trop pour croire que vous hésiterez à le

remplir. La faveur que je réclame de vous c'est de me rendre mes lettres. — Ah! s'écria Angelo, demandez-moi plutôt ma vie.

— Voulez-vous donc, lui dit-elle, que je pleure éternellement du regret d'avoir placé ma confiance dans un homme qui n'en était pas digne? Emporterais-je au tombeau la honte de laisser ce monument de ma faiblesse, et la crainte qu'après-moi ces fatales lettres ne parviennent un jour aux mains de mon époux, ou ne fassent rougir mes enfans? Angelo, vous ne m'avez donc pas aimée?

— Moi, moi! s'écria-t-il, en tombant à ses genoux, moi, qui vous aime encore avec plus de violence que jamais! — Cessez, au nom du ciel, dit-elle en se levant rapidement, et en se plaçant loin de lui à la porte de la terrasse; cessez, prenez pitié de mon infortune. C'est à moi de vous implorer à genoux, ajouta-t-elle en les fléchissant, cette posture n'a rien d'humiliant pour celle qui attend de vous

bien plus que la vie. Angelo, mon honneur est entre vos mains, sauvez-moi des remords sur la terre, et d'un supplice affreux pendant l'éternité. Fuyez-moi, mais avant, jurez que vous me rendrez mes lettres.

— Oui, oui, dit Angelo, de l'air le plus abattu, je vous obéirai; je venais vous dire que demain, au milieu de la nuit, je dois quitter Naples. Mon protecteur m'a rendu son amitié, il y met pour condition que je quitte l'Italie et que je renonce au théâtre. Il m'a fait obtenir un emploi convenable dans une maison de commerce à Marseille, et le vaisseau qui doit m'emporter est mouillé au milieu de la rade, tout prêt à faire voile.... Quant à vos lettres... puisque vous le commandez... oui, je vous les rendrai... aussi bien ma mémoire en a retenu jusques aux moindres mots. Demain donc, car je veux les lire une dernière fois, demain avant minuit la lune sera encore cachée sous l'horizon, si vous voulez

venir sur la terrasse de la mer... — Non, interrompit Clara, plutôt mourir; et d'ailleurs à cette heure mon mari est toujours près de moi.

— Eh bien, j'y viendrai, je les placerai dans le sable, sous ce même banc ... les sanglots étouffèrent sa voix.

— Oui, dit elle, les yeux en pleurs, ce banc témoin de nos doux entretiens quand je pouvais vous donner sans rougir le nom de mon ami, quand nous pensions, crédules enfans, qu'à peine quelques heures nous séparaient encore d'un avenir que nous ne devions pas atteindre! lieu consacré par des souvenirs si touchans, le seul où je trouve par fois l'oubli de mes peines, comme si le bonheur y avait laissé la trace de son rapide passage. Mais désormais je lui demanderai vainement de me rendre l'enchantement d'hier. J'écouterai toujours votre douce voix sans l'entendre jamais, et mes tristes regards se promèneront autour de moi sans rencontrer les vôtres... jamais, An-

gelo... plus jamais, que dans une autre vie...

Angelo se couvrit la figure de ses mains, et s'arracha de la chambre en versant un torrent de larmes. Clara resta long-temps immobile à la même place, et comme abîmée dans sa douleur.

Cependant le marquis avait rencontré au palais du roi le chef de la police avec lequel il était fort lié. Il se plaignit à lui de l'insolence de Suzanna, et en obtint facilement l'ordre de la faire arrèter. Ils entrèrent ensemble dans l'appartement de l'un des officiers de la maison royale, et le marquis écrivit, à la suite de l'arrêté ministériel, quelques lignes propres à en hâter l'exécution, il promettait de l'or; moyen bon dans tous les pays, mais excellent surtout en Italie. Paolino, chargé de quelques instructions verbales, remit la lettre et renchérit sur la promesse, ce qui stimula si bien le zèle de l'homme de la police, qu'une heure n'était pas encore écoulée depuis la sentence de mamma

Suzanna, quand elle vit son domicile envahi par quatre soldats commandés par un sbire.

La malheureuse fut enlevée avec beaucoup d'appareil, et conduite, à travers les quartiers les plus populeux, à la prison de la *vicaria*, au palais de justice. Comme elle était fort connue, elle essuya, chemin faisant, les brocards de tous les passans. Les jeunes garçons la poursuivaient de leurs cris, en lui demandant quel jour on la verrait se promener en triomphe par la ville, chevauchant à rebours sur un âne. C'est la punition ordinaire des femmes qui se mêlent du genre d'affaires que Suzanna avait la prétention d'avoir tout-à-fait abandonnées. On peut juger de la profondeur du ressentiment que ces outrages allumèrent dans le sein de la vindicative matrone, montée au rang de belle-mère d'un marchand considéré, et maîtresse d'un monde de valets qu'elle faisait mouvoir au moindre signe.

La colère lui gonflait le cœur. Cette passion fougueuse prit alors un tel degré d'intensité, qu'elle rompit cet admirable équilibre de vices entre lesquels mamma Suzanna savait si bien tenir la balance égale dans son cœur, en les caressant tour à tour. La fureur absorba tout, tout jusqu'à cette altération impatiente, dont les moindres avertissemens étaient pour Suzanna des ordres absolus, et qu'elle se faisait même un devoir scrupuleux de prévenir toujours.

Aussi, montra-t-elle une généreuse indignation, lorsque, conformément à ses ordres secrets, le chef des Sbires lui proposa de lui rendre la liberté, à condition qu'elle consentirait à donner, de bonne grace, au marquis en personne, tous les renseignemens qu'elle pouvait avoir sur Angelo. On lui offrait même une indemnité pour l'avanie qu'elle avait éprouvée. Suzanna repoussa l'accommodement avec hauteur, et tout entière à sa vengeance, elle travailla sans relâche

à l'exécution d'un plan qui lui parut propre à la satisfaire.

Le marquis resta toute la journée en ville et ne revint à Portici qu'après l'opéra. Averti, en rentrant, de la visite d'Angelo, il entra dans la chambre où Clara l'attendait, et s'y promena quelque temps en silence. Son sang bouillait, mais il trouva la force de se contraindre : Avez-vous vu quelqu'un en mon absence, lui dit-il enfin d'un air calme?

— Moi?... répondit-elle avec embarras. — Oui, vous-même? je vous demande si vous n'avez pas reçu de visite. — Des visites.... non.... mais ce musicien....

— Cet homme, dit-il, en fixant sur elle un regard pénétrant, cet homme dont il n'est pas convenable que vous fassiez votre société?

— Oui, seigneur, le protégé du prince Pignatelli; il m'apportait de sa part cette musique qu'il m'avait promise.

— Et vous avez jugé plus convenable

de le recevoir dans votre chambre qu'au salon?

— Je vous jure, seigneur...—Ne vous parjurez pas, lui cria-t-il, avec une explosion de voix effrayante, cette heure fatale que vous avez passée ici, enfermée avec ce misérable, vient de fixer votre destinée et la mienne. Répondez, répondez; cet homme, vous l'aimez?

—Que me demandez-vous, répondit-elle épouvantée? — Parlez, je vous l'ordonne. — Eh bien, seigneur, avant de vous connaître....

—Et c'est lui sans doute que Giaccomo surprit la nuit, avec vous, sur la terrasse de la mer? — Sainte Vierge, protégez-moi, s'écria Clara, les mains jointes! — Répondez à l'instant, n'était-ce pas cet homme? — C'était lui.

— Malheureuse! et vous m'aviez entendu tous les deux, hier, déclarer que je passerais la journée à la cour! quoi, c'est dans ce moment même...

—Non, dit Clara; non, répéta-t-elle

avec force, ne le croyez pas ; jamais ce coupable calcul n'est entré dans ma tête. Je vous avais demandé, comme une grâce, de ne pas le revoir, je désirais sincèrement le fuir, vous m'avez forcée de descendre au salon, vous l'avez amené à mes pieds, vous avez pris plaisir à rouvrir toutes les blessures de mon cœur....

— Ainsi vous osez m'avouer que vous l'aimez encore? — Je n'avoue rien, je ne sais ce que je dis, ni ce que j'éprouve, dans l'effroi que me causent vos regards et vos paroles menaçantes ; mais je prends le ciel à témoin que je ne suis pas coupable, et que je préfère à la vie l'accomplissement de mes devoirs envers vous.

Clara parlait d'un ton si naturel et si vrai, que la persuasion pénétra jusqu'au cœur du marquis, il y sentit expirer la colère : — Que je voudrais vous croire ! lui dit-il, avec une profonde douleur, Clara, vous avez jeté dans mon âme un poison qui me donnera la mort. Vous

ne m'avez jamais aimé, maintenant vous allez me haïr.... Eh bien, s'écria-t-il en retrouvant tout à coup sa fureur, je mériterai du moins cette haine ; si mon funeste amour doit me coûter la vie, j'arracherai celle de cet homme infâme, sa mort me vengera du supplice auquel je suis maintenant condamné pour toujours.

Le jour suivant, dès le matin, il expédia plusieurs lettres à Naples et y dépêcha Paolino, son valet de chambre, pour prendre au sujet d'Angelo tous les renseignemens possibles, et surtout afin d'être exactement informé des dispositions de mamma Suzanna. Dans le cas où elle consentirait enfin à l'entrevue proposée, Paolino devait expédier, sans retard, un courrier pour en donner avis à son maître. Le marquis espérait que l'argent lui livrerait cette âme vénale, et qu'abjurant son ressentiment, Suzanna consentirait à employer ses talens pour l'intrigue à la vengeance qu'il méditait contre An-

gelo. La mort seule de ce jeune homme pouvait le satisfaire, il l'avait jurée, il en renouvelait le serment à toute heure.

La journée se passa sans qu'il reçut de nouvelles; enfin, à dix heures du soir, Paolino vint lui-même avertir le marquis que Suzanna désirait le voir sur-le-champ. On lui mandait que le gendre de cette femme, chargé de la fourniture des troupes, ayant obtenu la liberté de sa belle-mère, par les protections qu'il s'était ménagées dans les bureaux, on avait remis au lendemain l'exécution de l'ordre, sous prétexte qu'il était arrivé trop tard. Mais déjà Suzanna était hors de la prison, gardée dans une des salles de la *vicaria*, par un agent de police, et le marquis pouvait l'entretenir librement toute la nuit. Charmé de cette communication, il partit immédiatement, et grâce à la rapidité de ses chevaux, il était à la porte du palais de justice avant onze heures.

Contre son ordinaire, Suzanna jouis-

sait à cette heure de toute sa raison, et elle en fit faire la remarque à son ancien ami dès qu'elle l'aperçut. Le garde les laissa seuls.

— Seigneur marquis, lui dit-elle avec beaucoup de gravité, vous m'avez insultée, battue sans raison, et fait ensuite outrager par la canaille, à la honte et au désespoir de ma famille, que cet éclat déshonore. C'est vous qui, dans ma jeunesse, m'avez plongée dans l'infamie; je m'étais tirée du bourbier, à grand'peine, et vous m'y replongez encore dans mes vieux jours. J'ai juré de me venger de vous, et j'ai tenu parole. Il n'y a pas de petits ennemis, seigneur, et je vous ai fait plus de mal que vous ne pensez; bien plus encore que vous n'en apprendrez ce soir, car je garde un horrible secret, pour ajouter plus tard à vos tourmens des douleurs qui vous arracheront l'âme du corps au milieu des blasphêmes d'un damné.

— Un secret, Suzanna! et pourquoi

le tenir caché ? — Oh ! interrompit-elle, ne vous alarmez pas ; ce que je vous dirai ce soir vaut bien la peine du voyage, et vous n'y aurez pas regret : votre curiosité sera bien satisfaite.

— Suzanna, pouvez-vous donc garder tant de ressentiment contre moi : je ne suis pas méchant, si je vous ai fait de la peine, songez que j'étais maîtrisé par une passion funeste, que je condamne le premier. Quand vous m'avez si mal reçu chez vous, loin d'avoir le dessein de vous insulter, j'allais vous faire des excuses et vous prier de me donner des renseignemens.....

— Sur mon petit Angelo, n'est-il pas vrai ? C'est encore lui qui vous amène ; eh bien, marquis, c'est de lui que nous allons causer, et comme ce que j'ai à vous dire est d'un grand intérêt, j'ai pris sur moi de ne pas boire de la journée, afin de ne pas aller plus loin que je ne veux ; car je vous garde un morceau de choix pour la bonne bouche.

— Tout ce qu'il vous plaira, Suzanna, pourvu que vous parliez. — A présent, marquis, je ne vois pas d'inconvénient à se rafraichir un peu, et si vous voulez faire venir un flacon de vin de Marsale, cela me donnera des forces pour jaser : le concierge en a de fort bon.

— Volontiers, dit le marquis en s'efforçant de se contenir. Il fit entrer le gardien, lui donna quelques piastres, et le pressa de servir Suzanna selon son goût.

Le vin fut long-temps à venir, et Suzanna refusa opiniâtrement de dire une parole avant d'avoir bu. Le marquis séchait d'impatience ; et, comptant sur l'effet du Marsale pour la rendre plus communicative, il s'assit en silence dans un coin de la salle, en attendant qu'on l'apportât. Cependant Suzanna murmurait tout bas des chansons de corps-de-garde, et s'interrompait à tout instant par des bâillemens bruyans et des pandiculations prolongées, qu'elle attri-

buait au défaut d'exercice et à la sécheresse du gosier. Enfin, le vin servi, et la porte refermée, le marquis se plaça près de Suzanna, remplit le verre qu'elle lui tendait, et tandis qu'elle buvait à long traits, il approcha le sien de ses lèvres, et le remit tout plein devant lui.

— Il faut boire, marquis, lui dit-elle, prenez des forces : vous en avez besoin pour entendre ma drôle de confidence.

— Voyons, Suzanna, je suis prêt à l'écouter.

— Marquis, dit-elle en achevant son second verre, le Sirocco, je crois, ne souffle plus depuis le coucher du soleil ?

— Que fait cela, bonne Suzanna ? De grâce allons au fait.

— Vous allez voir que cela fait beaucoup, dites-moi seulement si je ne me trompe pas ?

— Non, il a cessé à l'heure que vous dites; mais parlons un peu de notre affaire. — Nous en parlons. Il s'élève ordinairement, vers minuit, depuis quel-

ques jours, un vent de terre assez frais?
— Au nom du ciel, Suzanna. . .

— Marquis de mon cœur, je vous le dis encore, vous conviendrez tout à l'heure que je vous parle de votre affaire, et je vous ferai toucher du doigt l'utilité de ces informations préparatoires. Mais versez-moi un petit verre encore. . . Ah! c'est du velours, continua-t-elle en dégustant lentement le vin de Marsale. Mais voyons, reprenons les choses du commencement, puisque vous aimez l'ordre. Vous allez voir comme tout cela se tient et s'enchaîne depuis les coups de bâton que vous m'avez donnés chez moi, rue de Tolède, jusque. . . . . Marquis, je meurs de soif; versez donc encore un verre. . . . . Ah! je suis mieux. La seconde bastonnade est véritablement la source de tout le mal, parce qu'elle était bien plus injuste; elle m'a révoltée; me battre au moment où je venais de vous rendre le plus grand service!. . .

— Comment cela? interrompit vivement le marquis.

— Quand vous m'avez assassinée ainsi chez Giaccomo, reprit Suzanna, je venais de faire arrêter le joli blondin, et de le conduire jusque sur le navire qui devait l'emporter à Palerme. Le cher enfant m'avait chargée d'une lettre pour Clara.

— Et vous la lui avez remise? — Non, je l'ai là; nous en reparlerons. — Donnez-la-moi, je vous en conjure; Suzanna, quel prix y mettez-vous?

— Rien, rien, allons par ordre. Si c'est pour connaître leurs sentimens, je vous suis caution qu'ils étaient des plus tendres. — Qui vous l'a dit? — Eux-mêmes, les pauvres enfans; oh! je sais tout.

— Cette lettre, Suzanna; cette lettre; au nom du ciel! — Je vous la promets, et vous l'emporterez chez vous ce soir; mais il faut d'abord que je vous dise tout ce que j'ai fait pour établir leur correspondance.

— Oui, sans doute; ma chère Suzanna; parlez : ils se sont donc écrit? — Voyez-vous comme nous courons! Avant d'en venir là, je dois vous raconter ce que j'ai su des parens d'Angelo.

— Laissons cela, je vous le demande en grâce. — Oui, oui, à la bonne heure; aussi bien ce diable de vin de Marsale jette un peu de confusion dans mes idées. Tenez, passé ce petit verre, je n'en veux plus goûter. Revenons, vous ne voulez pas savoir l'histoire d'Angelo, et moi, je ne veux pas vous la dire ce soir, ainsi nous voilà d'accord; j'étais bien sûr que nous finirions par nous entendre.... Où en sommes-nous?

— Ma chère Suzanna, mon seul désir est de connaître les relations d'Angelo et de ma femme, avant et depuis mon mariage. Loin de vous en vouloir le moindre mal, puisque vous vous en êtes mêlée, je suis disposé à récompenser noblement votre sincérité.

— Bien, marquis. — Mais à condition

que vous m'aiderez dans des projets que je vous dirai.

— Ca vaut fait. — Vous avez de l'esprit.....

— Oui. — Des talens pour conduire une affaire difficile... — Qui le sait mieux que toi? Philippe, te rappelles-tu quand tu n'étais que sous-lieutenant? ah, Philippe! Philippe!

— Eh bien, au nom de notre ancienne amitié, montrez-moi cette lettre. — Tout ce que tu voudras, tout, je te dirai tout; aussi bien voilà ma langue qui s'embarrasse un peu.

— Vous n'en êtes que plus aimable, Suzanna; allons, il ne nous en coûtera pas plus de couler à fond cette bouteille-là.

— Charmant, charmant, mon petit marquis, embrasse-moi! Elle approcha en effet son visage de celui de Philippe, qui souffrait complaisamment ses dégoûtantes caresses. Là, dit-elle, après avoir bu ce dernier verre; là, à présent que

nous voilà bons amis, regarde un peu à ta montre.

— Suzanna, prenez-vous plaisir à me tourmenter? répondit-il avec humeur. — Je te répète qu'il faut regarder à ta montre et me dire exactement l'heure qu'il est; cela est très-important, tu vas voir. — Minuit moins vingt minutes.

— Et il te faut trois quarts d'heure pour retourner chez toi? — Il est vrai, mais qu'importe, Suzanna? — Il importe beaucoup, car à présent je puis parler et je ne le pouvais pas avant. Écoute: quand le sirocco souffle du large, la mer ne vient-elle pas baigner le pied de ta terrasse?

— Suzanna, Suzanna! — Point d'impatience. Quand c'est ensuite le vent de terre qui succède, la mer découvre alors au même endroit un intervalle de plus de vingt pieds, je crois? — Oui, Suzanna, oui, oui, oui.

— En ce cas, regardes-y bien demain matin, tu verras là les trous qu'ont faits

sur le sable les branches d'une échelle plantée contre le mur de la terrasse à côté du petit pavillon.

— Que dites-vous? s'écria le marquis en pâlissant. — Si nous nous fâchons, je ne dis plus un mot. — Non, non, je suis de sang-froid, dit le marquis les cheveux hérissés.

—Je te disais donc, marquis, que tu verras ces deux trous de l'échelle; après cela, si tu suis les pas d'un homme depuis le bord de la mer jusque dans ton jardin, tu sauras le reste.

—Suzanna, parlez-vous sérieusement? — Très-sérieusement. Le petit Angelo est venu me faire ses adieux ici ce matin. —Il part donc? où va-t-il, quand doit-il s'éloigner?

Oh! que de questions! réponds, toi-même: n'est-il pas vrai que tu m'avais fait dire que tu serais prêt à me venir trouver à ma première invitation, pour causer ici de bonne amitié? — Oui sans doute; eh bien? — Eh bien, j'ai arrangé

que nous causerions à la *vicaria*, toi et moi, de dix heures à minuit, tandis que...

— Trahison de l'enfer, s'écria le marquis, Angelo le savait? — Il était là quand j'ai fait mon petit calcul; s'il en a profité, à la grâce de Dieu.....

Une sueur froide inondait le visage du marquis, et le désordre de ses traits annonçait le choc violent de ses passions; il voulait se jeter sur Suzanna et la déchirer; mais tout à coup poussant un cri perçant, il se frappa le front avec force et se précipita vers la porte. Suzanna courut après lui en lui criant: « Marquis, et la lettre d'Angelo; ne la veux-tu donc plus? » Il revint rapidement sur ses pas, lui arracha de la main cette lettre qu'elle lui tendait, et s'élançant dans sa voiture il la fit partir au galop.

Son premier soin, en arrivant, fut de s'armer de pistolets et d'un poignard. Il courut à la chambre de Clara, elle était seule et endormie; il referma la porte et se hâta de rejoindre Paolino, qu'il

avait envoyé dans le jardin avec ordre de se munir d'une échelle et d'une lanterne. Il vola vers la terrasse et en descendit à quelque distance de l'endroit désigné par Suzanna; tout était dans l'état qu'elle avait décrit. Les pas d'un homme, imprimés sur le sable, conduisaient à vingt toises de là jusqu'au bord de la mer; il était facile de voir qu'une seule personne avait suivi cette route pour aller et pour revenir. De retour dans le jardin, le marquis perdit d'abord la trace de ces pas sur la terrasse pavée en marbre. A l'une des extrémités, au milieu d'un bosquet d'arbustes, était le banc favori de Clara. Là, des impressions multipliées et confuses le laissèrent dans le doute, si ce lieu n'avait pas été le témoin de sa honte. Il suivit avec la même anxiété l'allée depuis la terrasse de la mer jusqu'à celle qui communiquait à l'appartement de Clara; il y reconnut évidemment les pas du même homme venu du rivage jusqu'au mur du

jardin; ces traces indiquaient la venue et le retour de la même personne.

Les supplices de l'enfer n'ont pas de douleurs plus cuisantes que celles qui déchiraient le cœur du marquis pendant cette longue investigation. Mais, du moins, il fut ensuite délivré de la torture du doute, et la certitude de son malheur lui parut une sorte de soulagement: tout est donc connu, se dit-il à lui-même, elle est coupable, elle doit mourir aussi.

Il rentra dans son cabinet, où il déposa les pistolets, et, conservant son poignard, il rentra dans la chambre de Clara: elle dormait toujours paisiblement. — Levez-vous, lui dit-il durement en lui saisissant le bras.

— Qu'est-ce? répondit-elle à moitié réveillée. Qu'est-il donc arrivé? — Point de bruit, hâtez-vous de sortir du lit.

Le marquis posa la bougie et son poignard sur une table à côté de laquelle il s'assit; Clara, couverte d'un léger vête-

ments s'avança toute tremblante et se plaça devant lui. Il la regarda quelque temps en silence, exhalant des soupirs pressés et convulsifs ; puis il lui dit avec un accent qui la fit frissonner : — Signora, quel traitement mérite une épouse infidèle, une exécrable intrigante, qui, par des manœuvres concertées avec les êtres les plus avilis, éloigne du lit conjugal un trop confiant mari pour y introduire en son absence un infâme adultère ?

— Elle mérite la mort, répondit Clara en retrouvant toute son assurance.

— Tu viens prononcer ton arrêt, misérable, dit le marquis en saisissant son poignard.

— Non, je suis innocente, reprit-elle sans s'émouvoir.

— Innocente ! s'écria le marquis en se levant avec fureur et en l'entraînant, viens donc voir les pas accusateurs de ton complice, depuis le rivage de la mer jusqu'à la porte de cette terrasse que tu lui as ouverte.

— Oubliez-vous, lui répondit-elle tranquillement, qu'avant de me quitter vous l'avez fermée d'un cadenas énorme dont vous avez emporté la clef?

Le marquis porta rapidement les yeux sur ce cadenas; il resta d'abord immobile de surprise, puis il baissa lentement la main armée du poignard qu'il avait levée sur Clara; sa poitrine se dilata, et enfin un long soupir signala le soulagement qu'il venait d'éprouver tout-à-coup. Ce doit être une sensation semblable qu'éprouve un criminel en recevant sa grâce au pied de l'échafaud. Il se laissa retomber dans son fauteuil, et replaçant le poignard sur la table, il abaissa ses regards vers la terre, et resta quelques momens plongé dans une sombre méditation.

Bientôt il sortit de eet accablement par un mouvement convulsif, et tirant de son sein la lettre d'Angelo: voici, dit-il à Clara, sans la regarder, voici du

moins un témoin que vous ne recuserez pas, c'est une lettre du misérable.....

— S'il m'accuse, je me condamne, répondit-elle. — Et souvenez-vous, reprit-il avec rage, que votre sentence est déjà prononcée par vous-même.

La lettre était encore cachetée, il l'ouvrit en pâlissant, et lut tout haut : « Mon amie.... mon amie ! » répéta-t-il avec force, « des soldats viennent de « m'arracher de ma demeure, et de m'en-« traîner sur un navire qui fait voile pour « la Sicile. Vous voyez comme moi d'où « part ce coup imprévu : mais, Clara, ne « nous laissons pas vaincre par le déses-« poir ; n'êtes-vous pas à moi? Oui, ma « Clara, tu m'appartiens.... Souviens-« toi de cette nuit fortunée qui m'a donné « sur ta personne comme sur ton cœur « des droits qu'il n'est plus au pouvoir « des hommes de me ravir..... »

La voix du capitaine était tremblante, et tous ses membres frémissaient, agités

d'une horrible convulsion ; après un moment de silence, il continua :

« J'entends encore ces mots que tu « m'adressas au milieu du plus charmant « abandon : Angelo, me disais-tu, nos « ennemis peuvent nous séparer mainte- « nant, mais non jamais nous désunir ! « Clara, souviens-toi de ce serment, « n'oublie pas que tu m'as engagé ton « amour et ta foi à la face du ciel, de ce « ciel témoin de mon bonheur . . . .

De son bonheur ! dit le marquis avec un cri de rage; et saisissant son poignard, il se leva pour en percer le cœur de Clara ; elle recula d'effroi, son pied heurta contre un meuble avec violence, la douleur la fit chanceler, elle tomba aux genoux de son mari.

Son bonheur ! femme perfide ! continua-t-il; enfin tout est connu ! Voilà donc cette fille modeste dont la vertu m'était garantie par un moine imposteur ! Au lieu d'une vierge pure comme les anges du ciel, selon le langage de l'hypocrite, ce

fourbe n'a donc mis dans mon lit que le honteux rebut d'un infâme histrion! Dis-moi; ta mort, la sienne, celle de ton vil complice, suffiront-elles au ressentiment d'une injure aussi atroce? Ah! si vos tortures pouvaient me rendre le bonheur que vous m'avez enlevé pour toujours, avec quel plaisir je verserais votre sang goutte à goutte! Vous m'avez tout ôté, malheureux, tout, jusqu'à la joie d'être père, je ne crois plus à rien. Je sais que tu as entretenu avec l'infâme une correspondance secrète..... Parle, l'as-tu revu dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis son départ pour la Sicile?

Clara se soutenait d'une main par terre, et opposait l'autre au poignard menaçant du marquis. — Philippe, lui dit-elle, n'en croyez pas votre colère, je vous le répète, je suis innocente.

— Quoi, lui dit-il en la prenant par les cheveux de la même main qui tenait le poignard, tu oses encore te dire innocente? Innocente, répéta-t-il avec un

affreux grincement de dents, et en lui frappant avec fureur le visage sur la lettre d'Angelo. Il la traîna de cette sorte jusqu'à la lumière : tiens, tiens, malheureuse, lis toi-même, lis avec moi ; c'est ta condamnation : tu le vois. « De mon « bonheur ! » Suis maintenant. » Mon « bonheur ! Quel mot pour un infortuné « qui vous quitte ! Votre amour ! m'est-il « permis d'y croire ? à moi, qui n'emporte pas en fuyant loin de vous le « souvenir de la plus innocente faveur... « moi qui n'ai pas même obtenu celle de « déposer un seul baiser sur votre main, « et que vous menaciez de fuir quand je « demandais seulement à la presser dans « la mienne ! Moi, sur qui vos cris imprudens ne craignaient pas d'appeler « la rage de nos ennemis, quand j'osais « seulement toucher vos vêtemens !... »

La voix du marquis s'était insensiblement affaiblie à mesure qu'il avançait dans la seconde partie de la lettre d'Angelo. Il prononça tout bas les derniers

mots, et s'arrêta. Sa main avait quitté les cheveux de Clara, il cachait son poignard derrière lui; la honte avait remplacé la colère, et toute sa contenance annonçait la confusion et l'embarras.

Clara restait assise par terre, le visage couvert de ses deux mains, et pleurant amèrement. Après quelques instans, le marquis sortit de la chambre; quand il rentra, sa femme était couchée et paraissait endormie; il reprit sa place accoutumée auprès d'elle, et les jours suivans il ne lui adressa pas un seul mot qui pût rappeler cette scène douloureuse.

CHAPITRE VIII.

> ....C'est là que, solitaire,
> De son image en vain j'ai voulu me distraire.
> Trop présente à mes yeux je croyais lui parler;
> J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.
> Quelquefois mais trop tard je lui demandais grâce;
> J'employais les soupirs et même la menace.
> Voilà comme, occupé de mon fatal amour,
> Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour.
>
> RACINE.

De ce moment, le caractère du marquis parut entièrement changé : il se dit malade, et ferma sa porte aux nombreux amis qui fréquentaient sa maison. Personne n'y fut plus admis. Une nouvelle grossesse de Clara, qui s'annonça peu après, et qui fut très-pénible, lui fournit un prétexte de persister dans ce genre de vie. Sombre et soucieux, il ne parlait plus à sa femme, et ne prenait de plaisir qu'aux jeux de son fils, qui semblait déjà sa vivante image.

Par malheur, il n'en fut pas de même de son second enfant : la marquise mit au monde une fille. Au bout de quelques mois, quand on découvrit devant le marquis pour la première fois la tête blonde de la petite Claire, il témoigna de l'étonnement en voyant une couleur de cheveux si différente de celle de la marquise et des siens. L'enfant n'avait pas un an, et déjà l'aspect de son visage rappelait beaucoup celui d'Angelo, surtout ses yeux bleus. L'amour de Clara pour cette petite fille avait le caractère de la passion la plus véhémente; et l'on remarqua dès lors la haine du marquis pour l'innocente créature. Ces deux sentimens contraires augmentèrent dans la même proportion, quand les traits de Claire, en se développant, accusèrent une ressemblance plus marquée avec les traits d'Angelo.

Elle devint enfin assez frappante pour être scandaleuse. Les domestiques en murmuraient à la maison, et l'on en ba-

dinait au dehors. Le marquis était beaucoup trop corrompu pour croire à l'innocence de Clara, et pourtant sa passion pour elle était toujours si vive, qu'il s'efforçait encore de ne pas la soupçonner. Il rappelait à sa mémoire tout ce qu'il avait entendu dire dans sa jeunesse au sujet de l'influence de l'imagination des femmes sur le fruit qu'elles portent dans leur sein. Il recueillait avec avidité tous ces contes populaires de gens qui montrent, empreinte sur le tissu de leur peau, l'image des objets ardemment désirés par leurs mères pendant la grossesse; alors, en admettant qu'une émotion passagère produisît cet effet sur une partie de l'enfant, il n'était pas éloigné de l'étendre au tout; il se plaisait à croire qu'une mère affectée d'une passion profonde, d'une passion qui exerçait une action continue sur toutes ses facultés, pouvait imprimer sur les traits de son enfant l'image qui l'occupait uniquement. Il comprenait donc que la fille de Clara pût avoir quelque

ressemblance avec Angelo, sans que ce rapport révélât un crime.

Une fois saisi de cette idée, il eut besoin de l'approfondir, et, pour la première fois de sa vie, Philippe ouvrit sans répugnance un livre sérieux; il prit même quelque goût aux recherches dont il avait besoin, et qui l'occupèrent assez long-temps. Mais enfin le résultat de toutes ces études fut la triste découverte que tous les bons esprits niaient formellement cette influence de l'imagination de la mère sur son fruit; il s'assura que l'expérience prouve que l'enfant reste aussi étranger aux impressions morales de celle qui le porte dans son sein, que l'œuf dans un nid est, sous ce rapport, indépendant de l'oiseau qui le couve. Il médita ensuite sur les diverses opinions des philosophes de l'antiquité, et des savans des derniers siècles, sur les causes de la ressemblance des fils avec leurs pères; et quoique la plupart considèrent sous un aspect différent cette

importante question de physiologie, il vit que tous s'accordent pour rejeter avec dédain le préjugé ridicule sur lequel reposait le système consolant qu'il avait d'abord adopté. Le marquis retomba donc dans ses noires fureurs, et ne trouva plus de consolation réelle que dans l'espoir de la vengeance et dans les combinaisons du plan qu'il méditait pour assouvir cette passion tyrannique.

A force de songer aux moyens que les amans avaient dû mettre en usage pour le tromper, il se ressouvint que la nuit fatale où, par ses artifices, Suzanna était parvenue à le tenir éloigné de chez lui depuis dix heures jusqu'à minuit, il n'avait fermé, en partant pour Naples, que la porte de la terrasse dans l'appartement de Clara, et que celle de la femme de chambre était restée libre. Depuis la retraite de Marina dans un couvent, cette pièce était occupée par Rosalia, cette jeune Palermitaine, attachée au service de Clara par Giaccomo, et qu'elle avait

conservée depuis. De ce côté, un escalier dérobé communiquait avec l'étage inférieur; le marquis ne douta plus qu'Angelo n'eût été introduit par cette issue. Depuis cette époque, Rosalia, dont la conduite peu régulière avait scandalisé la maison, était partie de Naples, à la suite d'une famille anglaise qui voyageait alors en Allemagne; on ignorait absolument le séjour qu'elle habitait actuellement. Il ne restait plus que Suzanna de laquelle le marquis pût espérer quelques éclaircissemens, et le souvenir lui revint alors de cet affreux secret qu'elle avait déclaré tenir en réserve, pour son supplice. Suzanna voyageait aussi, mais en Italie, et pour le commerce de son gendre, et l'on annonçait même son retour à une époque rapprochée.

En attendant, le malheureux Philippe s'étudiait à rappeler à sa mémoire les moindres circonstances des évènemens qui avaient accompagné la dernière apparition d'Angelo. Il espé-

rait y trouver quelques raisons plausibles de le charger seul de tout le poids de sa vengeance, et d'épargner la vie de Clara. Tout barbare qu'il était, il s'attendrissait involontairement sur le sort de cette infortunée victime, en se rappelant qu'elle l'avait conjurée d'éloigner ce jeune homme. C'était lui-même qui l'avait introduit auprès d'elle, et la lettre, remise par Suzanna dans le dessein d'accuser Clara, déposait hautement de l'innocence de leurs relations antérieures. Peut-être, se disait-il, ne dois-je accuser que ma propre imprudence, et l'audace du séducteur, aidé de l'exécrable Suzanna; peut-être Clara ne mérite-t-elle pas la mort... Enfin Philippe s'avouait que sa haine pour Angelo et la soif ardente de vengeance qui le dévorait ne balançaient pas encore dans son cœur déchiré l'amour effréné qu'il conservait pour sa femme; cette passion, qui n'avait jamais été satisfaite entièrement, était

encore la plus puissante de toutes celles qui s'y combattaient.

Sa figure avait pris une expression de fureur habituelle et de férocité qui le rendait horrible. Etabli dans un appartement séparé, loin de celui de Clara, il la faisait servir chez elle et ne souffrait jamais qu'elle y reçût personne ; les jardins lui étaient également interdits, elle n'osait y descendre et s'y promener avec sa fille qu'aux heures où le marquis n'y venait jamais. Il se levait fort tard; dès le point du jour, Clara, certaine de ne pas le rencontrer, allait goûter la fraîcheur du matin, ou jouer de la guitare dans le pavillon de la terrasse. A l'heure du déjeuner, on lui apportait la petite Claire, qu'elle laissait courir à son gré jusqu'au moment où l'on ouvrait les fenêtres du marquis; à ce signal, elle se retirait avec l'enfant, qu'il ne voulait pas même apercevoir.

Cependant le temps était venu où rien

ne s'opposait plus à l'exécution du plan qu'avait longuement médité cette âme perverse ; Philippe était enfin près de se rassasier de vengeance. Dans l'agitation qu'il éprouvait à l'approche de ce moment tant souhaité, un matin, réveillé long-temps avant l'heure accoutumée, il lui prit fantaisie d'aller jouir, après tant d'années, du spectacle imposant du lever du soleil. Il s'avançait tout pensif vers le pavillon de la terrasse de la mer, les sons d'un instrument éveillèrent son attention. Bientôt la voix mélancolique de Clara, dont l'empire était toujours si puissant sur les sens de Philippe, se maria mélodieusement à ces accords ; elle chantait en s'accompagnant de sa guitare. Tant de sensations délicieuses se réveillèrent à la fois dans le cœur ulcéré du marquis, qu'elles en suspendirent un moment les tortures ; et ce souvenir du bonheur fut aussi doux pour lui que la réalité même. Immobile et comme sous l'action d'un pouvoir magique, il ne

combattit pas l'enchantement, et goûta un instant, dans sa plénitude, cette dernière jouissance qui lui fut accordée sur la terre. Clara chantait :

Au lieu témoin de nos amours,
Quel charme secret me ramène?
Toujours il irrite ma peine,
Et pourtant j'y reviens toujours.
Douce erreur, séduisans mensonges,
Vous aviez trop flatté mon cœur.
Vain souvenir de mon bonheur,
Va, perds-toi dans la nuit des songes,
Laisse-moi toute à ma douleur.

Que de fois sous cet arbre épais
Nos chants ont salué l'aurore;
Chaque matin m'y trouve encore;
Je ne l'y verrai plus jamais.
Douce erreur, séduisans mensonges,
Vous aviez trop flatté mon cœur.
Vain souvenir de mon bonheur,
Va, perds-toi dans la nuit des songes,
Laisse-moi toute à ma douleur.

Là, nous jouant parmi les fleurs,
J'en ornais ce front que j'adore;
Sans y songer, j'en cueille encore
Et je les inonde de pleurs.
Douce erreur, séduisans mensonges,
Vous aviez trop flatté mon cœur.
Vain souvenir de mon bonheur,
Va, perds-toi dans la nuit des songes,
Laisse-moi toute à ma douleur.

Ah! fuyons..... Mais, hélas! où fuir?
Partout je verrai son image;
Partout les fleurs, les eaux, l'ombrage,
Comme ici me feront mourir.
Douce erreur, séduisans mensonges,
Vous aviez trop flatté mon cœur.
Vain souvenir de mon bonheur,
Va, perds-toi dans la nuit des songes,
Laisse-moi toute à ma douleur.

Si le premier effet de ces accens chéris avait été d'amollir le cœur de Philippe, les sentimens qu'exprimait la romance lui rendirent bientôt sa fureur. Il s'éloigna rapidement; en traversant le parterre, il fut aperçu de la petite Claire, qui s'amusait à former un bouquet; elle avait alors près de quatre ans. A son approche, elle se cacha derrière un buisson de roses, et quand il passa devant elle, l'enfant en sortit brusquement en sautant de joie et en l'appelant son père. Le marquis recula deux pas; il ne l'avait pas vue depuis long-temps; ses beaux cheveux blonds, ses yeux, le tour de son visage, tout lui rappela si vivement l'objet de sa haine, et cet aspect le déchira si doulou-

reusement qu'il ne put retenir un cri de rage. Les petits bras de Claire lui pressaient les genoux ; saisi d'horreur, il les en détacha comme s'il se fût défendu des enlacemens d'une couleuvre ; et la frappant au visage avec violence, il la renversa sans pitié, et poursuivit son chemin. La marquise, appelée par les cris de son enfant chéri, se précipita dans le parterre et courut à son secours. La pauvre petite était dans un état affreux, sa figure et ses vêtemens pleins de sang épouvantèrent la malheureuse mère, elle crut sa fille assassinée; et la pressant sur son sein avec désespoir, elle regardait autour d'elle pour découvrir le meurtrier. Ses yeux s'arrêtèrent sur Philippe, qui, resté à quelques pas de là, souriait amèrement à sa douleur. Quoi, c'est vous ! lui cria-t-elle, c'est vous, père dénaturé, qui avez trempé vos mains dans le sang de cette innocente créature, vous, son père !

— Moi, son père ! répondit-il en s'avançant d'un air féroce, regarde donc

celui que tu nommes son père! regarde, misérable, si tu peux soutenir mon aspect! Le crime a-t-il fasciné tes yeux? Tu crois voir ton complice, et c'est ton juge qui s'offre à ta vue;... oui, ton juge, vile adultère, un juge menaçant, inexorable; tu as comblé la mesure de mes maux, et tu vas à ton tour épuiser la coupe de la douleur. Je ne serai plus seul malheureux; ton supplice s'apprête; mais, avant de recevoir le dernier coup, tu seras frappée dans tous les endroits les plus vulnérables de ton cœur.

La pauvre Clara ne répondit à ces paroles cruelles que par un soupir plaintif, et le marquis s'enfuit, en voyant accourir ses femmes. Elles emportèrent la petite Claire toute meurtrie; sa figure n'était plus reconnaissable; mais elle n'avait aucune blessure, et le sang qu'elle versait par le nez s'arrêta bientôt grâce à leurs soins. La marquise était à peine rassurée contre le danger de la perdre, lorsqu'à son grand étonnement, son mari se présenta

chez elle. Il n'y était pas venu depuis plus d'une année. Cette nouveauté, le souvenir de son action barbare, et de ses menaces, tout se réunit pour lui inspirer un sentiment d'effroi qui la fit trembler. Elle courut à son enfant, qu'elle cacha dans son sein, en regardant le marquis avec terreur. Pour lui, tranquille en apparence, il s'assit dans un fauteuil près de la table, et lui ordonna d'emmener Claire et de revenir à l'instant. Clara se hâta d'obéir et se tint ensuite debout devant lui, inquiète et pâle comme un criminel qui attend son arrêt.

— Votre sort est entre vos mains, lui dit-il avec calme, et je puis encore me laisser fléchir. — Non, Philippe, lui répondit-elle, non, je n'espère plus rien. — Pourquoi? répliqua-t-il d'un air farouche. — Qui pourrait encore toucher votre cœur, puisque la vue de la pauvre petite n'a pu l'émouvoir?

— Ne me parlez pas d'elle, si vous voulez que je conserve le sang-froid dont

j'ai besoin pour régler avec vous une affaire qui vous importe autant qu'à moi. J'attends de vous deux choses que je pourrais exiger sans condition, mais dont je veux bien faire l'objet d'un traité. Vous n'avez rien à réclamer de moi que les mille piastres que j'ai reçues de cet intrigant de moine augustin en vous épousant ; comme je n'avais rien alors, et que notre contrat n'établit pas de communauté, je suis le maître de disposer à mon gré de ma fortune. J'ai fait dresser un acte de mes volontés à cet égard, vous le signerez pour la tranquillité de mon fils unique, voilà ma première condition. La seconde est que vous écriviez sous ma dictée une lettre, utile à des desseins dont je n'ai pas à vous rendre compte. A ce prix je jure de respecter les jours de cette odieuse petite fille, et je m'engage même à vous permettre de vous enfermer ave celle dans un couvent.

— Philippe, j'ai toujours regardé l'obéissance comme un des devoirs sacrés

que je me suis imposés en vous donnant ma foi. Je ne manquerai pas plus à celui-là qu'aux autres. Ordonnez, je suis prête.

Le marquis s'efforça de maîtriser un mouvement de fureur qui se manifesta pourtant par le tremblement de ses mains. Il tira de sa poche un papier qu'il lui dit de signer; elle s'assit devant la table, et mit son nom au bas de l'acte. — Écrivez maintenant ce que je vais dicter, lui dit-il, et surtout épargnez-moi les questions.

Clara disposa tout pour remplir cet ordre, et quand elle fut prête, il prononça lentement les mots suivans qu'elle écrivait à mesure :

« Mon mari part dans quinze jours
« pour la France, où l'appelle le besoin
« de régler l'administration de ses biens
« du Bugey. Il y passera trois mois au
« moins. Je sais que dans cette saison on
« peut venir de Marseille à Naples, en
« cinq ou six jours au plus par mer, et à
« peu de frais. Votre sûreté, votre bon-
« heur, et par conséquent le mien, exigent

« absolument que j'aie avec vous un en-
« tretien. Ne répondez pas à cette lettre
« et partez sur le champ. Dès que vous
« serez arrivé ici, montrez-vous soir et
« matin à la porte de la chapelle des Ca-
« maldules, au moment où l'on sonnera
« l'*angelus*, et, en vous découvrant pour
« prier, déployez un mouchoir de soie
« rouge. Quand je répondrai à ce signal
« en couvrant d'un voile blanc l'oranger
« de ma terrasse le plus près de la fe-
« nêtre, vous pourrez venir la nuit après
« le coucher de la lune, m'attendre dans
« le pavillon à la terrasse de la mer. »

Clara s'interrompit plus d'une fois, et regarda d'un air de surprise et d'effroi le marquis, dont les yeux terribles semblaient alors prêts à la foudroyer; tremblante, elle reprenait la plume échappée de sa main, et termina sans plus de résistance l'écrit mystérieux. Le marquis ne lui commanda point de le signer ni de mettre l'adresse; il l'emporta ainsi que l'acte sans ajouter un seul mot.

Clara remarqua, vers le soir, que Paolino partait expédié en courrier; il se passa ensuite plus de trois semaines sans qu'elle aperçût le marquis. Après ce temps, elle vit un grand mouvement dans la maison, et les domestiques parlaient du prochain voyage de leur maître. On disposa les voitures. Enfin, un jour à midi précis, il entra dans la chambre de sa femme et lui ordonna de couvrir d'un voile blanc l'oranger le plus près de sa fenêtre. Elle obéit en frémissant. «Venez maintenant, lui dit-il, et conduisez-moi jusqu'à ma voiture, je pars à l'instant pour la France.» Ils descendirent ensemble, et le marquis, après avoir fait publiquement ses adieux à Clara, monta dans une calèche découverte qui l'attendait à la porte extérieure avec une fort belle voiture de suite. Une foule considérable, attirée par ces apprêts, faits avec affectation, s'était rassemblée autour des carrosses. Le marquis répéta ses adieux du ton le plus affectueux, et en pré-

sence de tout le monde, à sa femme qui l'avait suivi jusque là par son ordre, puis il donna le signal du départ.

Clara, en se retournant pour gagner son appartement, vit avec surprise Paolino qu'elle croyait parti avec le marquis : — Signora, lui dit-il, mon maître m'a chargé de vous remettre ce billet en vous priant de le lire sur-le-champ.

Il contenait ces mots : « Clara, je vous or-
« donne de vous rendre immédiatement
« dans ma chambre et de vous y tenir en-
« fermée jusqu'à demain. Les ordres que
« j'ai laissés à Paolino l'autorisent à vous
« contraindre à l'obéissance s'il est né-
« cessaire ; j'espère que vous épargnerez
« à ma maison le scandale d'une résis-
« tance inutile. »

— Paolino, dit-elle avec calme, je vais à l'appartement de votre maître, envoyez-moi ma fille sur-le-champ.

— Madame la marquise sera obéie, répondit le valet d'un ton respectueux.

Cet homme, entièrement dévoué à

son maître qu'il aimait et servait avec un zèle aveugle, éprouvait aussi l'influence de Clara sur tous ceux qui l'approchaient. Témoin des vertus, et de la douceur inaltérable de cette âme angélique, il avait eu souvent l'occasion de ramener le marquis à des sentimens modérés et même affectueux quand il s'abandonnait à ses fureurs contre elle devant cet unique confident. Mais depuis quelque temps les conseils de Paolino, loin d'appaiser Philippe, l'exaspéraient encore davantage ; et tous ses efforts, pour calmer cette noire frénésie, en multipliaient les accès. L'honnête valet obéissait donc, mais en gémissant, et il s'efforçait, autant qu'il était en lui, d'adoucir l'effet des ordres que son devoir le forçait d'exécuter.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Chez les mêmes Libraires :

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE,

I VOLUME IN-8,

Publié en 5 livraisons de 3 francs chacune. La première a été mise en vente le 1er Mai; les autres se succèdent de 20 en 20 jours.


BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03971930 8